

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 699.—SAMEDI, 25 SEPTEMBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



Alexandre III, empereur de Russie

L'Impératrice

M. Faure, président de la République Française

FRANCE ET RUSSIE.—Les deux nations amies et alliées

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 SEPTEMBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique européenne, par R. Brunet.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Mes adieux, par O. Mayrand.—Correspondance brésilienne, par P. de Boucherville.—Dieu le veut, par Marie Aymong.—Poésie : La statue de la reine, par G.-F. Tassé.—Simples choses : Second voyage de noce bourgeoise, par J. Lanos.—Saint Grégoire de Naziance et Horace, par A. Sauriol.—Poésie : Au jardin de mon cœur, par J. Richepin.—Les vacances finissent, par Fauvette.—Rupture d'amour, par E. Desseau.—L'aumône, par Mme Bergeron.—Bibliographie, par F. Picard.—Acrostiche, par F. Picard.—La première bénédiction, par P.-H. de Croix.—Faits scientifiques.—Le sport.—Nos théâtres.—Devinette.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux gosses.

GRAVURES.—France et Russie. Portraits de l'empereur et de l'impératrice de Russie ; M. Faure, président de la République française.—Dans l'Alaska : Moyen de transport.—A Oka : Consécration de la chapelle des Trappistes.—Une partie d'échecs : Un coup scabreux.—Le petit bain.—Illustration du feuilleton.—Devinette.—Gravures comiques.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 18 août 1897.

Sir Wilfrid Laurier est parti.

Après sa réception à la Société Canadienne de Paris et chez M. Louis Herbette conseiller d'Etat où il reçut un magnifique cadeau, après le banquet donné au Terminus, présidé par M. Cochery ministre des Finances, après toutes les louanges méritées qu'il a reçues, il est parti, emportant dans son cœur un ineffaçable souvenir de la belle France et de l'unique et superbe Paris.

A son départ, à la gare du Nord, il fut salué une dernière fois par MM. Edouard Richard, ancien député canadien ; L.-J. Cannon, assistant procureur-général de la province de Québec, qui va jusqu'à Londres avec lui ; Raoul Barré ; C. de Martigny etc.

M. Laurier était souriant et de charmante humeur ; il avait un mot aimable pour tous.

Comme je lui avais demandé s'il quittait la France avec regret, il me répondit : " Je trouve ce pays bien beau et Paris admirable. Je n'ai pas encore tout vu et il me faut partir ; mais je reviendrai.—Cependant, j'ai hâte de revoir mon cher Canada..."

La veille du départ, M. Hector Fabre avait fait inviter plusieurs Canadiens à se joindre à lui pour présenter un bronze au premier ministre.

Sir Wilfrid Laurier a laissé en France une impression favorable que rien ne pourra effacer.

M. Emmanuel Hoche, critique littéraire au *National* a publié, il n'y a pas très longtemps, d'intéressants livres de vers dont quelques uns sont vraiment poétiques.

J'ai à le remercier de son gracieux envoi.

Certainement, M. Hoche, qui est jeune encore, a du talent et il sait que l'avenir est largement ouvert devant lui.

Il y a un peu de Catulle Mendès et d'Hugues Delorme dans la forme qu'il s'est choisie, mais il reste quand même bien personnel—ce qui est beaucoup.

Au hasard, dans la corbeille de ses poésies, je choisis celle-ci, dédiée à Emile Goudeau :

SANGLOTS

S'en viennent par les mausolées
Belles veuves inconsolées
Donner leurs pensées à l'époux,
Rappelant les saisons d'aurore
De l'amour résistant encore
Au souffle des zéphirs jaloux !

Se traînent de pieuses mères
Folles de sonder les mystères
Des yeux des chérubins si beaux...
Oh ! que, bien has agenouillées,
Leurs tendres âmes endeuillées
Cherchent l'énigme des tombeaux !

Voici venir, paupières closes,
L'homme effeuillant de pâles roses,
Ses ris, ses songes de jadis,
Et ses illusions perdues
Sans doute, par delà les nues,
En un sublime paradis !

Et, ma citation vaut mieux qu'une appréciation personnelle.

M. Emmanuel Hoche ne m'en voudra pas, je pense, d'avoir laissé ses vers plaider, auprès du public canadien, une très facile cause.

* *

PARIS, 21 août.

M. Edouard Richard part à Pornic, chez M. Louis Herbette, conseiller d'Etat, dont il sera l'hôte pour une dizaine de jours.

M. Murray Prendergast est toujours dans les Alpes italiennes, où il se trouve parfaitement bien.

M. Adjudant Emard part aujourd'hui pour Venise, où il séjournera encore une semaine.

M. F. X. de Martigny est parti ce matin pour les côtes de Bretagne, se proposant d'y passer une semaine ou deux.

Et le Dr Daniel LeCavelier, qui est allé au Congrès Médical de Moscou (Russie), en passant par la Suisse, l'Autriche et l'Allemagne, m'écrit une très intéressante lettre sur son voyage et dont je détache ces lignes :

Enfin, je suis arrivé à Vienne après bien des aventures *tragi-comiques*, et non pas sans avoir souvent pensé à tous mes bons amis de Paris, surtout sur la route de Porrentruy à Dolémont, et de Bâle à Innsbruck, car je sais que vous êtes grands admirateurs des beautés de la nature. Et ici, que de beautés ! que de splendeur ! que de choses admirables se trouvent réunies dans ce petit coin de terre !

La Suisse était bien belle, l'autre soir. On aurait dit qu'elle s'attendait à ma visite. La lune était plus brillante que jamais, mais se cachait souvent derrière un rideau de montagnes, pour reparaitre ensuite plus resplendissante encore.

Un beau ciel parsemé de milliers d'étoiles se mirait dans l'onde limpide de jolis lacs encadrés de vastes forêts où de plaines de verdure. Les montagnes se dressaient jusqu'aux nues, souvent couronnées de neige, perdues dans de légers nuages blancs, et quelques fois, ce n'étaient que des monts couchés comme des moutons blancs dans les vallons. Les roches des hautes montagnes nous faisaient l'effet d'aigles perchés sur les cimes des rochers aériens et admirant la plaine qui se déroulait toujours jolie.

Même pour un médecin, des scènes aussi grandioses, sur un si grand théâtre, ne manquent pas de poésie.

De Delle à Porrentruy, la voie est montante, et nous courons au pas de la vapeur. Aussi, j'ai eu le loisir de contempler l'exquise nature de ces lieux et j'aurais voulu avoir une meilleure plume pour décrire toute la poésie dont mon âme vibrait. Egalement, peut-être, il faudrait les pinceaux de nos bons artistes Barré, Leduc, Prendergast et Saint-Charles pour

peindre ces beautés si parfaites qu'elles semblent des rêves.....

Zurich est une ville ravissante. Si son lac s'appelait Supérieur, si sa montagne était moins habillée, l'on se croirait à Duluth, "the Zenith City," au Minnesota. Il y a autant de saletés à Vienne qu'à Coney Island (New-York) où qu'à Midway-Plaisance (Chicago). Vienne ressemble beaucoup à Boston : même activité commerciale, rues étroites, édifices publics splendides. Ici le Danube est noir et étroit.

Ce matin, j'ai vu opérer l'illustre professeur Hofmannschal à l'hôpital Général de Vienne, qui est le plus grand et le plus joli hôpital de la ville ; et pourtant il est triste !

Ce soir, je vais entendre de l'opéra en allemand. Il paraît que ça se chante, l'allemand ! Pour moi, mon cher, j'en doute fort, tant c'est peu harmonieux.

Notre ami LeCavelier me promet également des vues de Moscou et surtout de St-Petersbourg.

Les abonnés du MONDE ILLUSTRÉ, bénéficieront de ces vues, d'autant plus intéressantes qu'elles seront prises durant les fêtes données au Président de la République Française, qui arrive demain dans la capitale de toutes les Russies, reçu par le jeune empereur dont la volonté fait loi pour plus de cent-vingt millions d'hommes, ses sujets.

* *

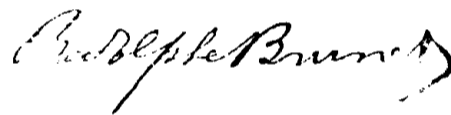
Tous les samedis, *Le Journal* publie deux grandes pages de petites annonces : demandes de mariage, de fonds, offres d'argent, de services, etc., etc.

Parmi celles du dernier numéro, je détache la suivante qui est d'une originalité comique :

Mr riche, bien, ayant horreur du fromage, épouserait dlle ou veuve éprouvant même répulsion et ayant un très gros chignon. A. R., 23, bureau 17.

Sûrement, ce monsieur riche doit garder un mauvais souvenir d'un fromage dont la digestion n'est pas encore faite.

Espérons qu'il trouvera facilement une veuve ayant horreur du fromage faisandé et ayant néanmoins, un formidable chignon.



P. S.—Comme dans presque toutes mes chroniques il se glisse des fautes, je prie les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, de ne m'en point tenir compte.

J'ai une très mauvaise écriture qui est la cause principale de ces fautes typographiques.

Dans ma chronique sur M. Herbette, quelqu'un d'ici à critiqué deux fautes qui certainement n'étaient pas dans mon manuscrit.

Une fois pour toutes, je réclame un peu plus d'indulgence dans ces cas là.

RODOLPHE BRUNET.

A BATONS ROMPUS

Je voulais écrire un article intitulé : *Ce qu'on voit le jour*. Si je ne le fais, c'est que j'ai reçu une si grande quantité de lettres, à propos de mon article : *Ce qu'on voit la nuit*, que je préfère, tout en le regrettant, priver le public de ce plaisir, ne voulant pas l'obliger à me complimenter au sujet de choses auxquelles je n'ai pas le temps de répondre d'une manière privée.

Ainsi, l'une d'elle m'écrit :

Oh ! monsieur, donnez-nous souvent des vers charmants comme ceux de votre dernière chronique, afin que je puisse les apprendre et les réciter quand la lune se mire dans les eaux limpides du fleuve, etc.

Une autre me dit :

Ah ! monsieur, qu'en termes gracieux ces choses là sont dites, et que votre expression est bien plus fine que celle de Paul de Kock, dans *La jermière de Montfermeil*.

Enfin, une troisième me dit :

Oui, monsieur, vous avez bien raison de fustiger quelques-unes de nos écorvelées, car c'est le ridicule

qui tue, et je suis avec vous, moi, mère de famille de douze enfants, bien bâtis et bien solides, car j'entrevois l'avenir de la race humaine avec peine, en constatant que depuis que les femmes montent à cheval sur le vélocipède que les enfants dégèrent. Ainsi, sans parler des jeunes gens qui ont l'air de chien à cheval sur des pincettes, quand ils sont montés sur ces machines là, les enfants qui naissent de nos jours viennent au monde rachitiques, informes, bancals, ou les jambes écartées, comme s'ils faisaient leur entrée dans la vie en vélocipède...

C'est au hasard de la plume que je cueille ces trois lettres, sans tenir compte, bien entendu, du galinatas lunatique qui a paru à mon adresse dans le dernier numéro de ce journal.

Donc, je reviens *Aux bâtons rompus*, ce qui me permet, du reste, de traiter plusieurs sujets que j'écarte afin de ne pas fatiguer le lecteur.

* *

Comme on parle toujours du Klondyke, permettez-moi d'émettre une idée que je crois très pratique et très économique pour le pays. Ce serait de libérer tous les prisonniers détenus dans les pénitenciers du Canada et de les envoyer dans le pays de l'or.

Et pourquoi pas ? Est-ce que la France et l'Angleterre n'ont pas fondé quelques unes de leurs colonies par ce moyen ? Et qu'est-il arrivé ? C'est que ces gens là sont devenus honnêtes par le travail et par le gain, tellement honnêtes qu'ils ne voulaient plus recevoir chez eux que des gens hautement recommandés.

Ici, la chose serait d'autant plus facile que l'organisation de l'administration en est toute prête. Ainsi, on pourrait nommer : Viau, de Saint-Vincent de Paul, gouverneur ou chef de police ; Hooper, directeur de la poste ; Shortis, directeur ou caissier de banque ; Guimond, chapelain, et tout le reste à l'avenant. En outre, comme il faudrait aussi un peu de distractions à cette colonie d'un nouveau genre, je crois que *Le Réveil* et le *Town Topics* y feraient bonne figure.

* *

Une autre question, très intéressante celle-là, car il s'agit de la classe ouvrière, est venue à mon esprit.

La question du travail de huit heures et celle de la fermeture à bonne heure semblant abandonnées, il m'est venue une idée que je soumets aux intéressés : patrons et ouvriers. C'est celle-ci :

Quand le temps du dîner arrive, l'ouvrier, qui n'a qu'une heure à lui, se dépêche pour arriver chez lui, se hâte pour revenir. Aussi, revient-il soufflant, suant, fatigué, et avec une digestion non moins fatigante il se remet au travail ; de là tant de maladies.

Pourquoi donc les ouvriers n'auraient-ils pas deux heures pour leur repas, soit qu'ils commencent ou finissent leur travail une heure plus tôt ou plus tard. Durant ces deux heures, il pourrait manger, se reposer, revenir plus vaillant au travail, sa santé y gagnerait et personne n'y perdrait rien.

Ce serait, je crois, une question de philanthropie.

* *

Sir Wilfrid Laurier l'a échappé belle. Sachant que tout le monde veut lui présenter des *adresses*, ce qui finit par tourner en *maladresses*, mon blanchisseur, un Chinois, voulait à tout prix aller lui présenter une adresse. Mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'il voulait que je la lui écrive en français, me disant de le comparer à Li-Hung-Chang, de lui parler de la taxe d'eau que leur impose la ville de Montréal, et terminant enfin en lui promettant un blanchissage gratis si sa requête était exaucée.

J'ai décliné cet honneur devant la confusion de ce descendant de Confucius.

Guillaume P. Labbé

MES ADIEUX

*Adieu, maison de paix, séminaire béni,
Dont je me vois sitôt par le destin banni!
Tu m'as nourri deux ans du pain de la science,
Moi qui ne suis pour toi qu'un élève d'hier :
Laisse-moi te payer un tribut qui m'est cher,
Un tribut de reconnaissance.*

*Que fais-tu sur ton roc, dans le flanc du grand mont ?
Je te vois vers le ciel porter bien haut ton front. —
A l'ombre du silence, au sein de l'inertie,
Dans un calme stérile, en un monde idéal,
Sans peine et sans effort, à l'abri de tout mal,
Ainsi coules-tu donc ta vie ? —*

*Non. — Sur ton frontispice inscrits : ACTIVITÉ.
Tes prêtres-directeurs, héros d'humilité,
Instituteurs d'élite aimant la solitude,
Rivalisent d'ardeur pour prêcher la vertu,
L'art de ne voir jamais son courage abattu,
Et la passion de l'étude.*

*Dans la solidité du roc qui te soutient,
De la forte doctrine une image se peint ;
L'air sain qui l'environne et tes sources limpides
Vantent la pureté de ton enseignement ;
Figure de ton zèle à toi, le Saint-Laurent
Roule à tes pieds ses flots rapides.*

*Boulevard du savoir, phare de vérité,
Répands, répands toujours des torrents de clarté. —
Toi qui rends le jeune homme ami de la sagesse,
Toi qui fais le bonheur de tes enfants chrétiens,
Pour rester à jamais l'honneur des canadiens
Garde une immortelle jeunesse.*

OSWALD MAYRAND, E.D.D.

Contre-cœur, septembre 1897.

CORRESPONDANCE BRÉSILIENNE

La semaine qui finit a été un tantinet plus agitée que la précédente. Les nouvelles de la quatrième expédition de Canudos, peu authentiques du reste, ont fait, à leur réception, monter l'enthousiasme assez vivement : puis quand on sut qu'elles étaient apocryphes, une très vive déception s'est emparée de tous.

A Ytjubà on ne croit plus aux informations officielles : le pire est que celles qui sont particulières sont tout aussi mensongères, de façon que l'on est constamment sur le qui vive. On s'attend à la nouvelle d'une défaite : toutefois personne ne la désire : cependant le gouvernement fédéral en mettant le boisseau sur la lumière de la vérité, joue un vilain jeu, car, défaite ou victoire, les Brésiliens ont le droit de savoir ce qui en retourne. En définitive, les soldats mourant là-bas sous les coups de feu des guérillas fanatiques sont Brésiliens, et, comme tels, la patrie entière doit savoir ce qui se passe. Si Canudos n'est qu'une horrible boucherie, qu'on le dise tout de suite, afin d'en éviter la continuation.

Cette question de Bahia intéresse tout le monde : si le gouvernement a besoin de doubler, tripler, voir même quadrupler les forces expédiées là-bas, qu'il le fasse.

Qu'on en finisse par un grand coup, avec toutes ces tentatives de révolution, d'émeute, et qu'on rende à ma pauvre patrie d'adoption la paix dont elle a tant besoin.

La situation reste toujours la même. Bien que quelques télégrammes nous soient parvenus et aient été publiés, on sent, derrière les nouvelles qu'ils transmettent, un je ne sais quoi de vague qui laisse des appréhensions et ne ramène pas la tranquillité dans l'esprit du public.

Tous ces télégrammes, on le voit, on le sent, sont arrachés, comme mot par mot, comme si ceux qui y répondent répondaient comme malgré eux, simplement pour satisfaire aux demandes répétées qui leur sont adressées.

Si les nouvelles qu'ils transmettent peuvent calmer l'effervescence, en ce sens qu'ils viennent démentir les bruits alarmants qui circulent sur le sort des troupes composant l'expédition aux ordres du général Arthur Oscar, elles ne sont pas assez positives, assez claires,

pour rassurer complètement l'opinion et faire espérer au plus tôt la fin de cette campagne qui aura coûté tant d'argent et des milliers de vies.

Et quand on pense que les autorités qui, par leur situation, étaient à même d'être bien informées, affirmaient que les bandes du Conselheiro étaient sans cohésion et ne résisteraient pas à l'attaque de quelques centaines d'hommes, on est tenté de se demander si ces autorités n'avaient pas quelque intérêt à ménager ces bandes et à empêcher leur dispersion.

Si ces autorités sont patriotes, comme on le pense, quels remords doivent aujourd'hui assiéger leur conscience en voyant le tribut de sang et d'argent que coûte en ce moment à leur patrie, l'illusion trompeuse dans laquelle ils avaient entretenu le gouvernement !

Pierre B. de Boucherville

DIEU LE VEUT

Ce cri des croisés partant pour la guerre sainte, *Dieu le veut !* sera bientôt poussé par deux jeunes filles, résolues de s'envoler dans l'héroïque phalange des servantes du Seigneur.

Amies depuis l'enfance, toutes deux peuvent donc se dire, mais avec une légère variante :

"Unies par le même lien, notre barque, chère amie, nous conduira vers le ciel, par le chemin de la croix," car, bien que mettant à la voile pour le même port, elles y atteindront par deux routes absolument différentes. Séparation cruelle, que peut seule adoucir l'idée que *Dieu le veut*.

L'une, l'aînée de sa famille, quittera son cher foyer pour aller se mêler à cette autre grande famille des Sœurs de Charité, la providence des miséreux, des délaissés et des orphelins.

Que l'on confie à son dévouement des enfants à instruire, un quartier indigent à visiter, des malheureux à consoler, elle ne devra se laisser rebuter ni par la tâche ingrate de l'enseignement, ni par les sorties à toute heure et par tous les temps ; et, le plus souvent, récompensée de ses soins, de ses dons et de ses affectueuses paroles par des rebuffades, des blasphèmes et même des coups de la part de ses protégés, levant vers le ciel son regard limpide, la religieuse y verra gravés en traits de feu ces mots : *Dieu le veut*.

Sa compagne, suivant en cela l'exemple de ses aînées, ira cacher au fond d'un cloître non-seulement sa jeunesse, mais une voix incomparable, une voix qui fait les délices des habitués de nos temples et y attire même une foule émerveillée, attendrie, l'enlevant aux tristesses de cette sombre vallée, et lui communiquant la foi et la piété qui l'inspirent, fait bien souvent répandre des larmes aux plus indifférents et force de nouveaux Saul à tomber, repentants, au pied des saints autels.

Le bon Maître a permis qu'à ce don précieux soit ajouté celui d'être à jamais et tout entière à son service. Quelle magnifique récompense ! et nous, insensés, pleurerions en la lui voyant recevoir ?

Religieuse hospitalière, elle frémit d'horreur, parfois, à la vue des plaies physiques et morales des infortunés confiés à sa sollicitude. Les longues veilles pendant lesquelles se présenteront les riantes images des personnes, des choses et des lieux chers à son cœur, l'épuiseront ; et, l'heure du repos venue, le sommeil fuira ses paupières. Mais elle se sentira aussitôt plus forte et plus ferme, au seul souvenir que *Dieu le veut*.

Oui, bientôt, s'arrachant à l'étreinte de leurs père, mère, frères et sœurs, aux embrassements de leurs amis inconsolables, hors d'elles-mêmes et payant un dernier tribut à la nature, les futures épouses de Jésus-Christ s'écrieront dans un long sanglot : *Dieu le veut*.

Il n'est pas douteux que ces courageuses jeunes personnes persévèrent dans leur généreuse résolution. Pourrait-il en être autrement, avec une telle devise : *Dieu le veut ! Fiat voluntas tua !*

MARIE AYMONG.

LA STATUE DE LA REINE

AU SQUARE VICTORIA, ET LE PETIT OISEAU

*Voyant de quel respect ton peuple t'environne,
O digne Souveraine ! un gentil passereau
Vint construire son nid, hymen du renouveau,
Dans ta main, près du cœur, même dans ta couronne.*

*Ici, se disait-il, dans mon petit château,
Je coule d'heureux jours sous l'aile auguste et bonne
D'une Reine sans tâche et qu'on affectionne :
Dans ce concert d'amour laisse chanter l'oiseau.*

*Vivat Victoria ! douze lustres de gloire
Ornent ton diadème, illuminent l'Histoire ;
Et tes sujets loyaux grandissent sous tes lois.*

*Oui, nous sommes heureux, couverts de ton égide,
A l'ombre d'un drapeau que la victoire guide.
Puisse un sceptre aussi doux servir d'exemple aux rois !*

St. Amator F. Jassé.

Montréal, septembre 1897.

SIMPLES CHOSES

SECOND VOYAGE DE NOCE BOURGEOISE

Devant l'hôtel du "Vieux Colon" s'arrête un vieux carrosse déhanché, où se trouvent un vieux monsieur et une vieille dame.

Le monsieur met pied à terre prudemment.

C'était un homme aux larges épaules carrées, et qui paraissait approcher de la cinquantaine. Un chapeau de feutre, à bords retombants et mous, le coiffait comme le champignon chinois. Sur sa bonne face joviale, il y avait comme un reflet d'excellent Bordeaux, le vin rouge qui réjouit le cœur et allume le visage d'un feu de santé et bon enfant. Au bout de sa barbe et de sa chevelure épaisse, s'était posée comme une légère gelée de poils blancs, comme un frimas d'argent qui mûrit et fait vénérable. Des lunettes d'or se tenaient à califourchon sur son nez et s'efforçaient de donner à son visage, ce qu'elles tâchent toujours d'accomplir : du sérieux et de la dignité.

Le monsieur enleva son chapeau et passa son mouchoir de poche sur son front, puis, se tournant vers la voiture, dit d'une voix encourageante :

— Là, ma vieille.

Il présenta le bras à la dame, qui s'y appuya paisiblement. Le carrosse pencha tout de côté.

La corpulente "vieille" haletait.

Ses traits, quelque peu noyés d'embonpoint, indiquaient encore une beauté qui n'avait pas dû être commune et avait retenu jusqu'à ce jour de son charme et de sa grâce d'autrefois.

Elle considéra longuement, d'un regard circulaire, ce qu'elle pouvait voir du village et dit, avec un petit rire charmant qui découvrit ses dents blanches et saines :

— Enfin, nous y sommes de nouveau !

Il répéta :

— Enfin, nous y sommes de nouveau !

Il y avait dans son ton quelque chose d'ému, et il ajouta :

— Vois-tu, là-bas, vieille, la même pharmacie "Au lion d'or" ? Seulement, il ne brille pas si éblouissant au soleil et sa crinière est passée, bien passée, bien passée !

— Mais, Robert, notre bureau de poste, là-bas, aux fenêtres bordées de lierre et vêtu de chèvre-feuille, n'a pas changé. Te souviens-tu du télégramme que nous envoyâmes de là à maman ?

Le cocher se retourna sur son siège et considéra, d'un air hébété, ce couple singulier, qu'il avait amené au "Vieux Colon."

Le garçon de l'hôtel attendait, la casquette galonnée d'or à la main.

— Quels voyageurs novices, pensait-il, qui tournent

sur place, comme deux paysans endimanchés ! Pour quoi n'entrent-ils pas ?

— Est-ce que la chambre no 9 est occupée, celle qui donne sur les jardins, avec un balcon ? demanda enfin le monsieur.

— Non, monsieur, la chambre no 9 est à votre disposition, lui fut-il répondu.

Les deux époux se regardèrent avec un petit rire affecté.

Arrivé à la chambre, le monsieur écrivit, à moitié couché sur la table, dans le livre des arrivants que le garçon lui présentait : "M. le conseiller du bureau de santé et Mme Robert Robieu, de Renfrou."

Madame la conseillère, sans ôter son chapeau ou enlever son manteau de voyage, s'était effondrée dans un coin du vieux sofa et inspectait à loisir toute la chambre avec une expression de tendresse rare chez les voyageurs, et qu'on ne comprend pas, appliquée à une chambre à coucher d'auberge.

Son mari avait accroché son feutre gris, mis bas son veston, relevé ses manches et se plongeait les mains dans un bassin d'eau fraîche avec un : Ah ! de satisfaction.

Il y eut un silence d'une minute.

— Mais, Robert !... la voix sortait du sofa, avec une intonation de reproche.

— Qu'as-tu donc, mon trésor ?

— Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, nous nous trouvions seuls ensemble pour la première fois, dans cette même chambre, (cet hôtel était la première étape de notre voyage de noces) ; tu me pris dans tes bras et m'embrassas bien tendrement ; mais aujourd'hui !...

— Pardonne-moi, mon cher vieux trésor ! mon petit cœur !

Il s'essuya à la hâte les mains et le visage, s'élança vers le sofa, attira sa femme à lui et la baisa au front.

Le conseiller toujours en bras de chemise, le gilet déboutonné, s'assit dans un coin du sofa, alluma un cigare de dix sous et dit : — Là, boulotte, cette chambre s'est bien conservée. Même tapis reposant, au moins le même dessin, mêmes tentures, les mêmes cerises bleues sur fond jaune—tiens—ma foi, la même lithographie au-dessus du lit.—Le meurtre de Rizzio aux pieds de Marie Stuart.—Très troublant ! Rien n'a changé ici, il n'y a que nous qui ne soyons plus les mêmes !

— Que nous ! répéta la dame, avec un tremblement dans la voix, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Te souviens-tu, mon amie, comme je me fâchai, ce jour-là, quand je remarquai en route que j'avais oublié ici ma belle brosse à dents anglaise toute neuve ? Ha ! ha ! ha !

— Mais, oui ; tu étais alors déjà très oublieux ; tu l'avais mise dans le tiroir gauche du lavabo, tout au fond !

Machinalement madame la conseillère tira le casier bien en dehors et poussa un petit cri.

— Robert, elle y est encore, tiens !

Et ils se mirent à rire comme des enfants, jusqu'aux larmes.

Le crépuscule tombait. La douce senteur des jasmins montait du jardin.

Sur le balcon notre couple se tenait silencieux, entouré de souvenirs.

Le conseiller posa sa main sur celle de sa femme.— Tu te rappelles, bijou, que nous soupâmes ce soir-là dans notre chambre, en haut, et que la bonne qui apporta la lampe dit : "A quelle heure réveillerai-je vos seigneuries demain ?"

— Et toi, Robert, tu répondis : "A onze heures."

On frappa à la porte. La chambrière apportait la lampe. Le conseiller se tourna vers elle.

— Nous désirons souper ici, et dites au garçon de monter une bouteille de son meilleur vin de champagne.

— Bien. Et à quelle heure réveillerai-je vos seigneuries demain ?

Le conseiller toussa.

— A six heures.

Jules Lano.

SAINT GREGOIRE DE NAZIANZE ET HORACE

Au Révérend M. Sylvio Corbell.

LA DERNIÈRE SOLITUDE DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE ET LA POÉSIE. RAPPROCHEMENT ENTRE LE SAINT ET LE FAMEUX POÈTE HORACE.

La résolution de saint Grégoire de se donner à cette vaste retraite, à cette austère vie du désert, était venue à la suite de dissensions au sein de son Eglise.

Plusieurs religieux lui disputèrent les droits légitimes qu'il avait au siège de Constantinople. "On reprochait au vertueux archevêque de ne pas poursuivre les anciens ennemis de la religion maintenant triomphante, on traitait sa charité de tiédeur pour la foi."

Mais Grégoire, dont le repos et la solitude souffraient à ses membres fatigués, usés, n'essaya pas de lutter contre l'orage.—Il se décida à remettre sa démission au Concile et entre les mains de l'Empereur ; et rassemblant son cher peuple dans l'église de Sainte-Sophie, il lui exprima cet adieu d'une émotion si tendre et d'une grâce si élevée :

— Adieu, vous qui aimiez mes discours, foule empressée où je voyais briller les poinçons furtifs qui gravaient mes paroles ; adieu, barreaux de cette tribune sainte, forcés tant de fois par le nombre de ceux qui se précipitaient pour entendre la parole de Dieu.

— Adieu, ô Rois de la terre, palais des rois, serviteurs et courtisans des rois, fidèles à votre maître, je veux le croire, mais certainement la plupart infidèles à Dieu.

— Applaudissez, élevez jusqu'au Ciel votre nouvel orateur : elle s'est tue, la voix incommode qui vous déplaisait tant."

Saluant une dernière fois, dans son cœur, cette chaire pontificale, cet autel fortifiant, il se met en route pour l'affreux désert où il allait puiser cette force que le monde ne donne pas.

S'il y eut, selon l'esprit de Dieu, des solitaires qui voulurent par une entière réclusion, mourir aux plaisirs des sens, s'initier à la vie de l'éternité, il y en eut aussi selon l'esprit du siècle : je veux parler de ces grands hommes d'autrefois, qui passaient leurs jours à l'ombre de chênes nouveaux et sur de beaux tapis de verdure, pour se soustraire ainsi aux agitations, aux combats et aux orages politiques de la vie.

Tel fut le caractère du grand Horace, qui, lui, dans sa retraite, s'était porté en principe et en action vers le progrès de la vie matérielle, laquelle, pour lui, ne faisait que se consumer sur elle-même.

Faisons revivre la mémoire de ces deux hommes : le premier pour avoir été ce grand solitaire livré tout entier à la contemplation et à l'ascétisme tout pur ; pour avoir réalisé aussi le type du poète sacré le plus aimable, le plus saint du IV^{ème} siècle, et le plus grand après Jean Chrysostôme et Basile.

Le second, pour avoir été, lui aussi poète, mais avec cette différence essentielle qu'il a donné à ses poésies, à ses odes, à ses épîtres, une physionomie ouverte, complètement déridée et empreinte de sensualisme, de caprices, de fantaisie.

Horace aussi aimait la réclusion, mais il n'a porté le poids de la vie solitaire que par pure inclination, par un goût inné, enfin par un besoin de tout ce qu'il y avait en lui de matériel.

Saint Grégoire de Nazianze vivait dans la solitude, près de la rivière d'Iris, dans la province du Pont.

La solitude, pour lui, fut un solennel recueillement, une vie supérieure consacrée tout entière à l'enseignement de la plus haute philosophie qui fût jamais.

Rien ne lui paraissait digne d'envie comme l'état d'un homme qui brisse avec les choses matérielles, s'entretient avec sa pensée et avec Dieu, nourrit dans son esprit des images pures de toute combinaison terrestre, et travaille à faire de son âme le parfait miroir des choses divines.

Il vivait au milieu des rochers et des bêtes sauvages, ne voyait jamais de feu et ne faisait point usage de chaussures.

Ecoutez-le, lui-même :

— Une simple tunique fait tout mon vêtement : je couche sur la paille, et je n'ai qu'un misérable sac pour couverture ; mon plancher est toujours arrosé des chaudes larmes que je répands."

Un petit coin de terre qu'il cultivait, lui fournissait de quoi répondre aux plus indispensables exigences de la nature ; il faisait ses délices d'une petite fontaine, dont l'eau fraîche venait juste à temps mouiller sa gorge sèche et brûlante.

Horace a choisi Tivoli pour la retraite de sa vieillesse : voyez-le assis sur un coin de gazon, où un haut pin et un peuplier de concert marient leurs rameaux épais, pour donner un ombrage enchanteur.

Un poète à l'imagination fantaisiste aurait eu du plaisir à enregistrer en poésie, ces délicieux contours naturels de l'habitation d'Horace : par exemple, un beau tapis de verdure, un épais feuillage où la nature frissonne mélodieusement : ces sons harmonieux de la flûte, ce roulement des ondes d'un ruisseau sur un lit de cailloux, ces chants des oiseaux et des insectes, tout ce bruit caractéristique vibre sur l'aile du vent, et va se répercutant au loin dans les vallons et les coteaux.

Outre cela, dans son fertile terroir, sont symétriquement disposés les plants de vigne dont le jus lui fera parfois oublier sa raison : dans le lointain, ce tendre troupeau qui rit et joue, et tout près d'Horace, cette société de nymphes qui frappent la terre en cadence. Enfin, il jouit de tous les bienfaits que peut lui procurer la richesse champêtre.

L'esprit qui inspire ces deux poètes dans le choix de leurs retraites, mettra la même variété dans les nombreuses poésies qu'ils concevront.

Toute l'âme du poète païen se reflète dans ses ouvrages.

Il s'était fait disciple d'Epicure, qui enseignait que la liberté doit être placée dans le cœur comme dans un sanctuaire : aussi, par la pensée, selon Epicure, l'on devient indépendant des événements et "l'on se console aisément de ne plus commander aux autres, en se commandant à soi-même."

A cette école, Horace avait appris à goûter les charmes de la flânerie et du repos, en même temps que le doux commerce de la société élégante.

Horace a visité la docte Athènes, où il s'est mis à la recherche du vrai dans les jardins d'Académus : il a séjourné en Grèce, dont il a gardé l'empreinte de coutumes bizarres et raffinées.

Il fut sollicité par l'influence des plaisirs mondains, entraîné par la fantaisie des camarades de même âge et de même humeur.

Il a pu se mettre en contact avec l'élite des jeunes

gens de Rome : Bibulus, Asidimus, Messala, le fils de Cicéron, avec lesquels il a fréquenté les mêmes maîtres et les mêmes écoles.

Il s'est soumis à cette facile morale qui enseignait la pratique des biens de la vie. Horace fut, pendant vingt ans, l'ami et le courtisan assidu de Mécène, et cela au temps où se faisaient nombreux les ambitieux et les solliciteurs qui s'agitaient autour de ce grand prince, en vue d'obtenir son crédit. Ses occupations le retiennent longtemps à Rome, où, dans ses courses du Champ de Mars à la Voie Sacrée, du mont Quirinal au mont Aventin, il est partout et à tout moment arrêté par le peuple des plaideurs et des parasites.

Ce qui a contribué encore à cette teinte particulière qu'il a donnée à ses ouvrages, c'est qu'il a été foncièrement terrestre. D'abord, disons-le, Horace n'attachait au sentiment et à la noblesse de l'existence, que la douloureuse nécessité de succomber à jamais sans aucune espérance d'une autre vie.

Sous cette tente matérielle du monde, le poète Horace trouve ses délices : il y place son cœur avec sa médiocrité d'or ; pour lui, son ciel c'est ce monde éphémère et qui pourtant est l'œuvre d'un Être qu'il ne connaît pas, mais qui a toujours existé.

Il chante le dieu des raisins, les Muses, Vénus, les yeux fascinateurs de Lycus et sa noire chevelure. Il conjure instamment sa lyre de rendre des accents doux et des airs badins qui mériteront de vivre longtemps.

Horace est très conscient de la gloire immortelle que lui ménagent ses vers ; c'est lui qui, le premier, a donné à la poésie latine cette cadence éolique : "Muses, dit-il, prenez des sentiments de fierté, et faites-vous un plaisir de me couronner du laurier de Phébus."

Mais Horace fut un poète, et un grand poète. Grâce aux préceptes et aux règles austères dont il a doté la poésie latine, cette dernière était à l'apogée de sa gloire, à la fin du grand siècle d'Auguste.

Il a modelé ses écrits sur le bon goût qu'il a nuancé d'un certain air grave et moral. Ses odes, ses satires, ses épîtres, retiennent une mâle vigueur et une originalité native.

Revenons à saint Grégoire, que nous considérerons aussi comme poète, mais par opposition à Horace : nous lui décernerons le beau qualificatif de poète chrétien, qu'il mérita à un si haut degré.

Seul avec son corps et ses désirs, avec sa chair et ses passions, seul enfin dans un isolement systématique, le poète chrétien se délecte à genoux au pied de la grande croix qui domine sa demeure : et là, il projette ses aspirations, ses élans purs vers l'Infini.

Dieu, pour lui, est la lumière qui éclaire son esprit,

la chaleur qui réchauffe son cœur, et le foyer d'où rayonnent la science et la vraie morale. Il a pratiqué toutes les macérations possibles pour broyer son corps, il a beaucoup souffert aussi quant à sa morale.

Les tentations du mauvais esprit ont fatigué son cœur, ont obsédé de mille fantômes sa vertu qu'ils ont troublée, mais qu'ils furent impuissants à vaincre.

C'est dans l'humilité et l'obscurité de la vie qu'il cultivera la muse chrétienne devenue désormais la compagne constante de sa retraite.

Que chante-t-il ?

Il fait vibrer sa lyre et, tour à tour, rend des accents sublimes à l'adresse de son Dieu et de l'éternelle vérité. Il déteste les mortels, parce qu'ils n'ont à lui présenter que des honneurs, des dignités, des voluptés coupables et des richesses. Il s'apitoie sur la misère de l'homme qui roule toujours de désirs en désirs, et qui place son bonheur sur un fondement plus fragile que la toile de l'araignée.

Saint Grégoire nous peint bien aussi son propre néant : il a horreur de lui-même, du vide qu'il sent en lui et qu'il ne peut combler ; mais d'un autre côté il se rit de la mort qu'il porte en son sein.

Ou encore, sous le coup d'un mouvement extatique et dans la chaleur de l'enthousiasme, il nous déclare son grand amour pour Dieu auquel il est redevable des chastes enivrants de son âme dans la grâce.

C'est ici qu'il prend les grandes voix de la poésie pour adresser son hymne à Dieu : "Tout célèbre, ô Dieu, tes louanges ; ce qui parle te loue par des acclamations, ce qui est muet, par son silence. Tout révère ta majesté, la nature vivante et la nature morte. Tu es la vie de toutes les durées, le centre de tous les mouvements, tu es la fin de tout : tu es seul, tu es tout, ou plutôt, ô vanité des mots, tu n'es ni le tout, ni l'unité dans le tout : tous les noms te conviennent et aucun ne te désigne."

Toutes les poésies de saint Grégoire sont remplies d'aspirations enflammées qui nous démontrent son intelligence supérieure et son cœur aimant.

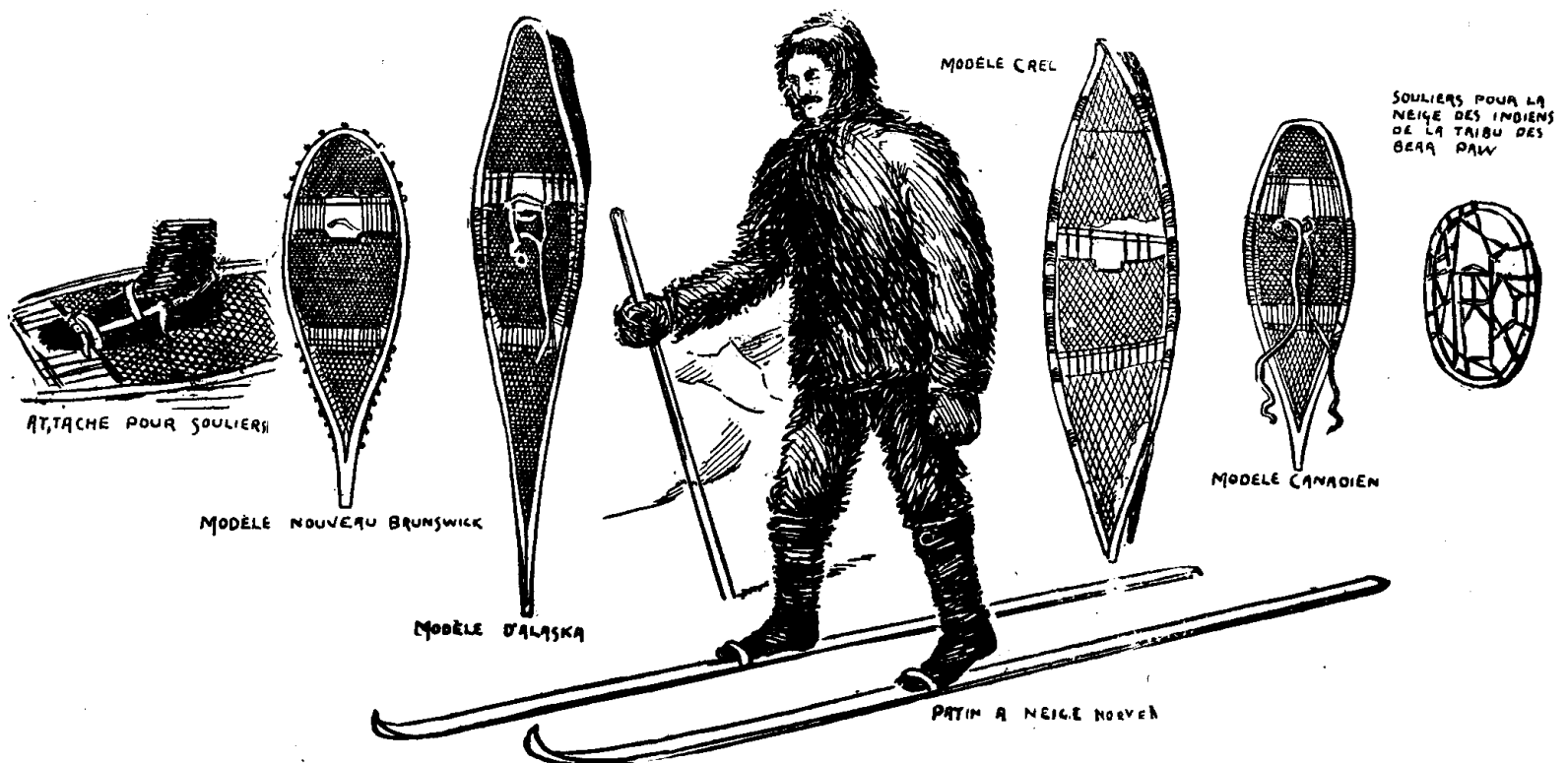
Ce grand homme, après avoir été ce célèbre professeur de rhétorique dans Césarée, dans Alexandrie et dans Athènes, après s'être soustrait aux très hautes fonctions d'évêque de Nazianze, s'enveloppait dans la solitude pour y mourir loin de la poussière des hommes. Mais il ne s'est pas consumé sans fruit.

Semblable au cygne expirant, il chantait à l'heure dernière ses plus beaux chants, lesquels, dans l'histoire, nous apparaissent comme un sillon lumineux qu'il a laissé de son passage sur la terre.

Ainsi ses poésies sont le chant du cygne du plus poète des Pères.

L. J. ALFRED SAURIOL.

Ottawa, ce 22 juillet 1897.



DANS L'ALASKA. — CE QUE L'ON PEUT ENCORE TROUVER DE MIEUX POUR VOYAGER DANS CE PAYS

AU JARDIN DE MON CŒUR

*Quand vos yeux amoureux ne me sont point moroses,
Mon cœur est un jardin plein d'aïllets et de roses.*

*Tout est heureux, les fleurs, les couleurs, les odeurs,
Les abeilles vibrant, les papillons rôdeurs.*

*Les moineaux, les pinsons, les linots, les mésanges,
Tous les oiseaux grisés chantent comme des anges.*

*Le jet d'eau gazouillant aussi doux que du miel,
Semble un iris ayant pour fleur un arc-en-ciel.*

*Quand Votre Majesté, madame, est satisfaite,
Au jardin de mon cœur tout le monde est en fête.*

*Mais quand vos yeux se font cruels et mécontents,
Adieu les fleurs et les oiseaux ! Adieu printemps !*

*Les roses, les aïllets se fanent sur leur tige,
Aucune abeille, aucun papillon n'y voltige.*

*Mésanges et moineaux, et linots, et pinsons,
S'en vont loin de chez moi pour chanter leurs chansons.*

*Otant son arc-en-ciel ainsi qu'on ôte un masque,
Le jet d'eau rauque et lourd sanglote dans sa vasque.*

*Tant que je n'ai pas eu vos regards adoucis,
Mon cœur est un jardin tout planté de soucis.*

JEAN RICHEPIN.

LES VACANCES FINISSENT !

A mon cousin Charles d'Anjou.

Le nid est vide, les oiseaux s'envolent ; nid tout à l'heure animé, sonore, plein de mouvement, d'activité, de bruit et de vie ; maintenant désert, silencieux et morne.

De tous côtés, des voitures amènent sur les lignes des chemins de fer, des nuées d'enfants. Les colléges et les convents sont au grand complet dans les gares. C'est donc vrai, elles sont bien finies les vacances.

Adieu, belles journées où tout le monde s'empresait autour du jeune écolier, de la gentille pensionnaire. La mère, cette providence du foyer domestique, s'est oubliée et sacrifiée pour eux ; elle les a entourés de mille soins : leur présence n'est-elle pas son unique bonheur ?...

Adieu, belle campagne aux grands bois dont les feuilles jaunissantes commencent à prendre, suivant l'essence des arbres, les nuances les plus variées ; adieu beau fleuve, où

« C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue, Mille petits poissons faisant frémir leur queue ; Des insectes sans nombre, ailés et transparents. Occupés tout le jour à monter les courants ; Phalènes, moucherons, alertes demoiselles, Se sauvant dans les joncs du bec des hirondelles. »

Il faut abandonner filets, lignes et fusils, chevaux et chiens. Puppy aux pieds agiles, et l'infatigable Black qui a fait oublier à l'écolier le vieux chien du prudent Ulysse, venant dans l'Odyssée lécher la main de son maître absent depuis dix ans de l'Ithaque, et mourir de joie à ses pieds en le reconnaissant.

Je ne nie pas que le retour au pensionnat ait quelque chose de triste lorsqu'on est bien jeune, la première année surtout, mais plus tard cela vient à passer et l'on ne demeure pas insensible à la joie qu'on éprouve à se revoir, à entendre le récit des plaisirs goûtés pendant les vacances, à raconter, en échange, nos propres distractions embellies par un rayon de cet idéal que les jeunes imaginations mêlent facilement à la réalité. Et puis, après ces deux mois de repos, le travail redevient un besoin pour les natures actives et les intelligences ardentes : « Le travail, cet austère mais utile compagnon qui nous est donné. »

La rentrée des classes me rappelle toujours d'heureux souvenirs et d'intimes regrets que j'aime à savourer. Voilà pourquoi je me retrouvais, ce matin, à la messe du Saint-Esprit. Agenouillée au pied de Notre-Dame-de-Liesse, non loin des élèves du collége Sainte-Marie, je m'unissais à leurs chants pieux et

j'évoquais les impressions que j'éprouvais quand, à la fin de chaque année, il fallait revenir prendre la discipline scolaire. Le bon Père Recteur, que j'appelle souvent notre Pie IX canadien, tant il ressemble à ce saint pontife, a souhaité la bienvenue à ses chers enfants en termes tendres et touchants. Il sait vite trouver le chemin de tous ces jeunes cœurs par cette bonté toute paternelle et cette simplicité affectueuse qui a tant de charme, surtout quand l'élévation de l'intelligence vient en rehausser le prix.

fauvette

RUPTURE D'AMOUR

L'article suivant est extrait du journal d'un ami, qui a l'habitude de noter les impressions des principaux événements de sa vie intime. Nous avons changé le nom de l'héroïne et nous l'appellerons Léontine, afin de ne pas commettre d'indiscrétion.

... 2 août 1897.

Que de tristesses sombres rappelle à l'âme la pensée d'une rupture de fiançailles !

Avoir aimé pendant des années une jeune fille belle et pure que l'on vénérât comme une idéale ; lui avoir prodigué tout ce que l'homme a d'amour, de dévouement et de constance, n'avoir rêvé de bonheur dans l'avenir qu'avec elle, avoir goûté l'ivresse de ses baisers et le charme de son amour sympathique et vivifiant, avoir passé près d'elle les heures les plus douces de sa jeunesse, avoir formé le rêve enchanteur d'unir notre vie à la sienne, c'est là éveiller dans bien des cœurs le souvenir de la plus belle partie de la vie, faire revivre la douce histoire inoubliable du premier amour.

Le premier amour est pour nous la chaîne dorée qui nous rattache à l'existence, l'étoile qui éclaire la route parfois escarpée, l'espérance qui remplit le cœur d'un bonheur toujours nouveau.

Mais quelle amère déception, quel vide affreux, quel désespoir pénible le cœur éprouve lorsque le malheur impitoyable, frappant deux cœurs qui s'aiment, les sépare avec violence l'un de l'autre et fait sonner l'heure douloureuse de la séparation et des adieux !

Un nuage funeste est venu assombrir le ciel des amours et a éclaté comme un coup de foudre sur les deux amants, détruisant tout un passé de bonheur, de serments d'amour et de projets d'avenir !

Je n'oublierai jamais la scène de ma rupture avec ma fiancée à qui je viens d'adresser un pénible adieu. Après trois ans d'amour, un malentendu incompréhensible était venu nous diviser. Léontine n'était plus la même, elle n'était plus confiante, enthousiaste, comme au beau jour des fiançailles ; une blessure irréparable avait atteint son amour. C'en était fait, je résolus de la quitter.

Il fallut m'armer de courage, retenir mes larmes afin de ne pas laisser abattre mon âme sous le coup de l'épreuve.

Je communiquai ma décision à ma fiancée, en lui exposant mes raisons. Après beaucoup d'hésitation, elle finit par y acquiescer.

Les yeux brûlants, la poitrine gonflée prête à éclater en sanglots, l'âme abattue, je reçus de Léontine la bague des fiançailles et le paquet de mes lettres, si religieusement conservées, que je lui avais envoyées une à une, lorsque nous étions séparés par l'absence.

Elle en garda quelques-unes qu'elle préférerait, me suppliant de les lui laisser comme souvenir.

Je lui remis ses lettres que j'avais lues et relues bien souvent dans mes moments d'ennui. Puis jetant un long regard vers celle que j'avais tant aimée et dont tout mon être est imprégné, je l'attirai vers moi, et je lui donnai un dernier baiser, le baiser d'adieu, avec toute l'ardeur de mon âme.

A ce moment, me rappelant tout notre passé, je me sentis bouleversé et prêt à l'enlacer en lui disant : « Non, non, je ne pars pas, je ne veux point te quitter. Je t'aime trop pour me séparer à jamais de toi. Que ferai-je désormais sans ton amour, qui était

mon bonheur, ma consolation et mon espérance ? Tous ces instants de bonheur que je goûtais près de toi, tous ces entretiens, toutes ces confidences, tous ces projets d'avenir, tout cela serait disparu pour toujours, pour ne plus revenir jamais ! je ne verrais plus ta figure si douce, tes regards si purs et si séduisants, je n'entendrais plus ta voix qui résonnait à mes oreilles comme les notes sympathiques d'une lyre ! Je deviendrais un inconnu pour toi, tu m'oublierais et tu irais peut-être donner ton cœur à un autre qui ne saurait t'aimer et te comprendre comme moi ! Non, non ! n'est-ce pas, que nous resterons toujours unis, et que nous ne cesserons pas de nous aimer ? »

Mais l'âme est trop abattue pour proférer des paroles d'espoir et elle se plie sous le coup de la destinée. D'ailleurs, la bien-aimée est là, silencieuse, sans sourire, sans regard, comme une statue de marbre.

Enfin, faisant un dernier effort, je m'arrachai de ces lieux, je quittai précipitamment Léontine, et je m'enfuis en lui disant adieu. Elle me répondit : « Non, pas adieu, mais au revoir. »

Je me détournai pour lui envoyer un long salut, avec mon âme.

J'avais besoin alors d'être seul, pour donner libre cours à ma douleur. Je compris l'étendue de la perte que je venais de faire. La vie m'apparut sombre et triste comme la route sablonneuse d'un immense désert. Je profitai du premier moment de calme, pour relire mes lettres ; je sentis revivre les souvenirs, les impressions et l'amour qui m'agitaient dans ce passé qui venait de finir ; à la fin, je revis la dernière scène, celle de la rupture, qui comme un immense abîme venait de tout engloutir.

Je me rappelai ces vers d'un poète du siècle :

Réminiscences mal bannies !
O chers prestiges regrettés,
Faits de nuances infinies,
Pleins de saveur et d'âcretés !

Morte, absente ou bien infidèle,
Qu'importe ! rien ne peut ternir
L'exquise miniature d'elle
Que mon âme a su retenir.

Oh ! je ne l'ai point oubliée, la fiancée ! Son image est toujours restée gravée dans mon cœur. Bien des jours passeront avant que mon amour se soit éteint ; le souvenir des beaux jours vient souvent hanter mon esprit ; bien souvent je me surprends à penser à celle qui fut la bien-aimée, comme avant la rupture.

Lorsque je suis seul, dans ma chambre, j'aime à contempler son portrait et à me la représenter, telle qu'elle était, ravissante, sympathique, idéale dans nos entretiens.

Dans ces moments de ressouvenir, je sens que je l'aime et que je lui appartiens encore. Peut-être croit-elle que je n'ai plus d'amour pour elle ? A-t-elle gardé le souvenir du fiancé ? Son cœur a-t-il cessé de battre pour lui ?

Puisses-tu, chère Léontine, être toujours heureuse et ne connaître que les joies de la vie, sans en goûter les déceptions et les amertumes !

EMILE DESSEAUX.

MAXIMES ET PROVERBES RUSSES

Celui qui est le maître de sa colère, est le maître de tout.

Ce n'est pas la place qui élève l'homme, c'est l'homme qui élève la place.

Dire la vérité en face, c'est perdre l'amitié.

En mains d'autrui, le morceau paraît toujours gros.

En ramassant grain par grain, tu rempliras néanmoins ton panier.

Faites asseoir un sot à votre table, il mettra ses pieds dessus.

La calomnie est comme le charbon : si elle ne vous brûle pas, elle vous salit.

La langue est sans os, on la tourne comme on veut.

La loi est comme le timon, que l'on tourne comme on veut.

La soumission est la parure de la jeune fille.

L'AUTOMNE

Chaque saison a bien son charme, mais l'Automne exerce sur moi une fascination à laquelle je ne saurais me soustraire.

En effet, rien de plus beau qu'un jour d'automne, quand le soleil, moins ardent qu'en été, nous envoie ses rayons, que les feuilles de mille nuances se détachent doucement de l'arbre qui les a vu naître, pour venir mourir à ses pieds. Les oiseaux, plus frileux, font entendre leurs chants de leurs nids suspendus, et l'arbre dépouillé nous permet de les voir aux branches dénudées.

Pauvres petits ! partez, oui, partez vite pour de nouveaux climats, vos ailes vous le permettent, vous trouverez certainement de beaux arbres aux feuillages touffus pour abriter vos amours, des fleurs nouvelles au doux parfum. Le divin maître pourvoit à tout, et il y aura toujours un abri, une feuille pour la couvée, une branche ou vous pourrez suspendre gracieusement vos berceuses.

Partez sans crainte, car bientôt la nature se couvrira de son manteau d'hermine et vous servira de linceul. Les fleurs replient leurs corolles et prennent une teinte plus foncée en signe de deuil et se laissent mourir aux derniers rayons ardents du soleil.

Oui, c'est ma saison favorite, et j'aime à admirer la nature au moment des adieux, elle me paraît plus sympathique et me fait rendre des actions de grâces à Celui qui a fait tant de merveilles.

Un jour, qui ne tardera guère à venir, je serai à l'automne de ma vie, ce sera encore et toujours ma saison préférée. Ce ne sera pas par la chute des feuilles mais par le nombre de mes cheveux blancs que je verrai ma vie avancer rapidement. Alors, comme l'oiseau, mon âme prendra ses ailes pour s'envoler vers le ciel, là où tout est joie, paix et bonheur.

Madame Marie Louise Bergère

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle M.-L. D., Montréal.—Hélas ! oui, c'est bien celui que vous avez cru reconnaître. Quel gouffre le sépare d'un savant ! Voulez-vous bien me dire où je puis vous adresser renseignements et nom d'un de mes amis, grand libraire à Paris, où vous pourriez, quand vous le voudrez, obtenir n'importe quelle chose de Paris ? Zénaïde Fleuriot est morte ; c'est une grande perte ! Son neveu vient de publier sa vie d'après ses lettres : 4 francs, à Paris, chez Hachette et Cie.

Bluet, Ottawa.—Veuillez pardonner ! Nous ne faisons pas ce que nous voulons. Paraîtra la semaine prochaine.

L. V., Montréal.—Si c'est un commencement, c'est bien : continuez, travaillez, veillez surtout à l'idée. Nous ne pourrions publier cette fois : mais, courage !—Il nous faut, vous le savez, l'adresse de nos correspondants.—Quant aux corrections, je ne puis plus m'en occuper, à mon regret.

Hubert de D.—A vous aussi, courage ! Si vous aviez donné une adresse, j'aurais pu vous signaler quelques corrections.—Pour le surplus, voyez ma réponse à L. V.

Antonio P., Montréal.—Nous ferons ce que nous pourrons. La petite cloche devrait être quelque peu... broyée. Prenez patience.

Jules A.—Merci de votre gracieux souvenir.—Vous aviez oublié un mot dans ce qui va, j'espère, paraître : ne m'en voulez pas si le mien ne répond pas à votre pensée.

J.-L.-A. S., Ottawa.—Nous sommes surchargés ! Depuis plusieurs semaines, le joli morceau est composé : il paraîtra incessamment.

Alphonse G., Montréal.—Non, vous n'êtes pas oublié : mais, à notre grand regret, nous ne pourrions entreprendre la publication de ce que vous aviez préparé. Notre conseil trouve que ce n'est point le genre de notre journal. Ne pourriez-vous vous adresser à une autre publication ?



A LA CAMPAGNE. — LA COUVÉE

Henri D., Montréal.—Hélas, trois fois hélas !... Comment faire croire à nos chers lecteurs que ce style Fleuri est de Henri ? D'ailleurs, est-ce si mal d'être Fleuri, même par erreur, dans un joli parler ?... Vous êtes Henri : restez Fleuri, croyez-moi !

Lucinius, Sherbrooke.—Sans les avoir vus, nous ne pouvons les accepter. Pouvez-vous les envoyer ?

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons parcouru un opuscule sorti de la plume d'un de nos confrères, opuscule portant comme titre : *Une page d'histoire.—La République de 1848*—par Godfroy Langlois, journaliste.

L'éminent et regretté cardinal Mermillod, dont tout le monde connaît la vaste intelligence, déplorait avec raison le peu d'empressement apporté par les institutions, même et surtout religieuses, à déférer au désir exprimé dès 1863 par le saint Pontife Pie IX : d'étudier les auteurs chrétiens au lieu des païens, grecs ou latins.

Et l'illustre cardinal, bon juge en la matière, prouvait que ce sont des élèves, principalement de ces institutions, élèves bourrés de ces utopies de *Républiques païennes d'Athènes et de Rome* avec leurs turpitudes et

leurs excès de débauches, qui ont fait les révolutions de 1789, 1830 et 1848.

Il suffit de rappeler la mascarade de noms romains dont s'affublaient les hommes de la grande Révolution.

En 1830 et 1848, la Franc-Maçonnerie se crut toute puissante ; la dernière de ces époques nous la montre bouleversant tout l'Europe. Cependant, nous nous permettrons de faire observer à M. Langlois que le saint Père Pie IX ne céda nullement à la clameur populaire, à la marée montante des revendications des foules. Ceci est, ou une erreur, ou un mensonge historique. Il suffit de lire l'histoire.

On ne peut non plus dire que la République de 1848 fut l'œuvre de Lamartine. Lamartine l'empêcha de s'encanailier.

Il nous en coûte de devoir dire ce qui précède : notre devoir nous y oblige, et M. Langlois ne nous en voudra pas.

Sa petite brochure est bien écrite : elle ne peut, cependant, rien apprendre aux peuples au delà de l'Océan ; elle ne peut rien enseigner en deçà.

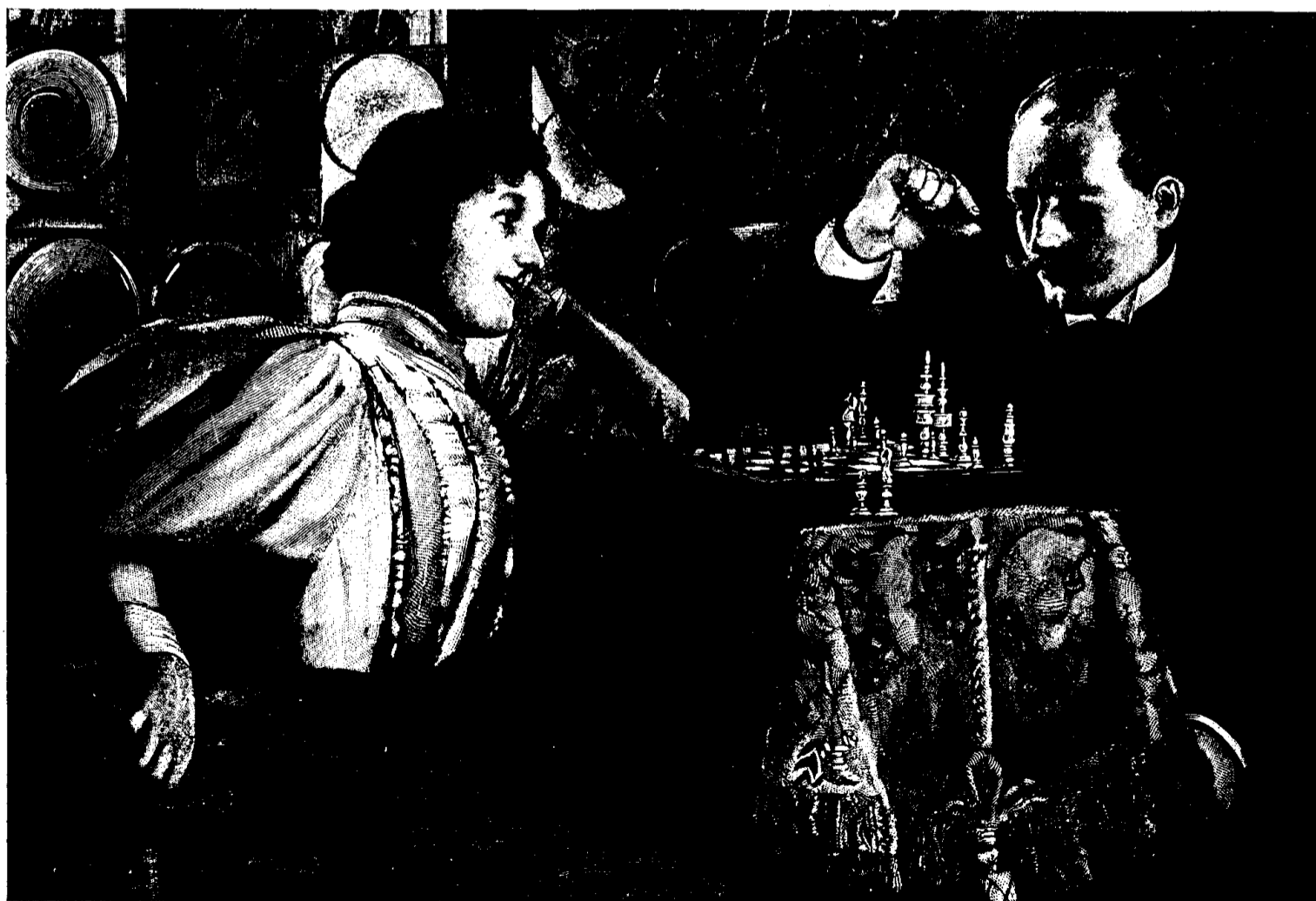
Le premier mérite d'une œuvre historique, c'est d'être vraie, par conséquent, impartiale.

Son second mérite—le style—ne sert de rien, si le premier manque.

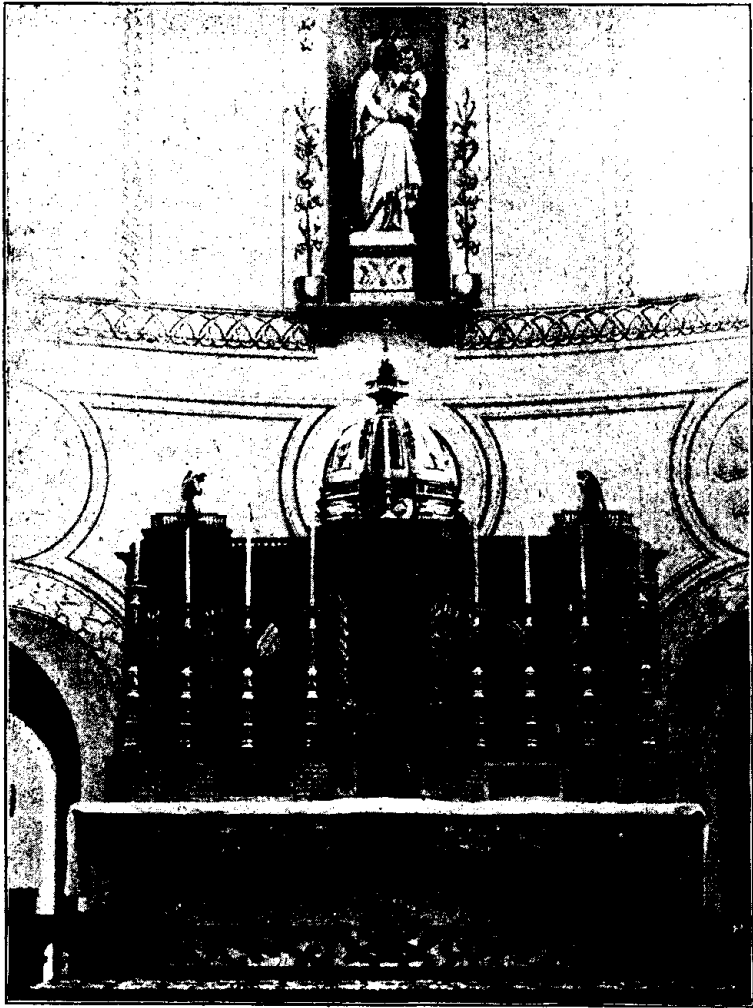
FIRMIN PICARD.



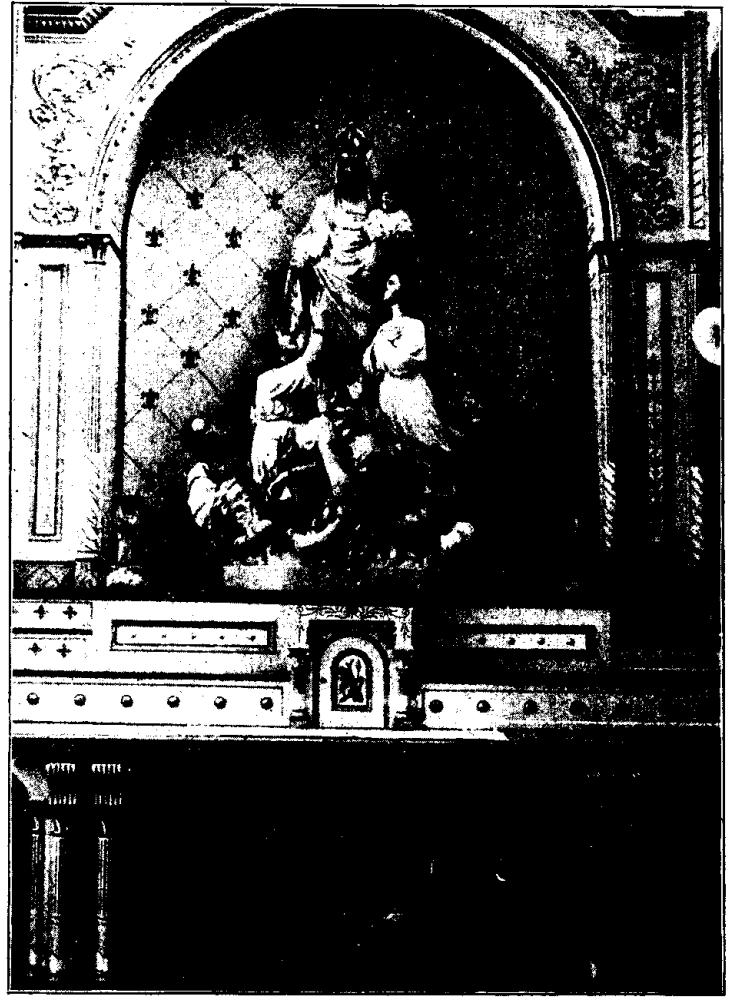
LE PETIT BAIN.—Tableau de M. E. Defonte



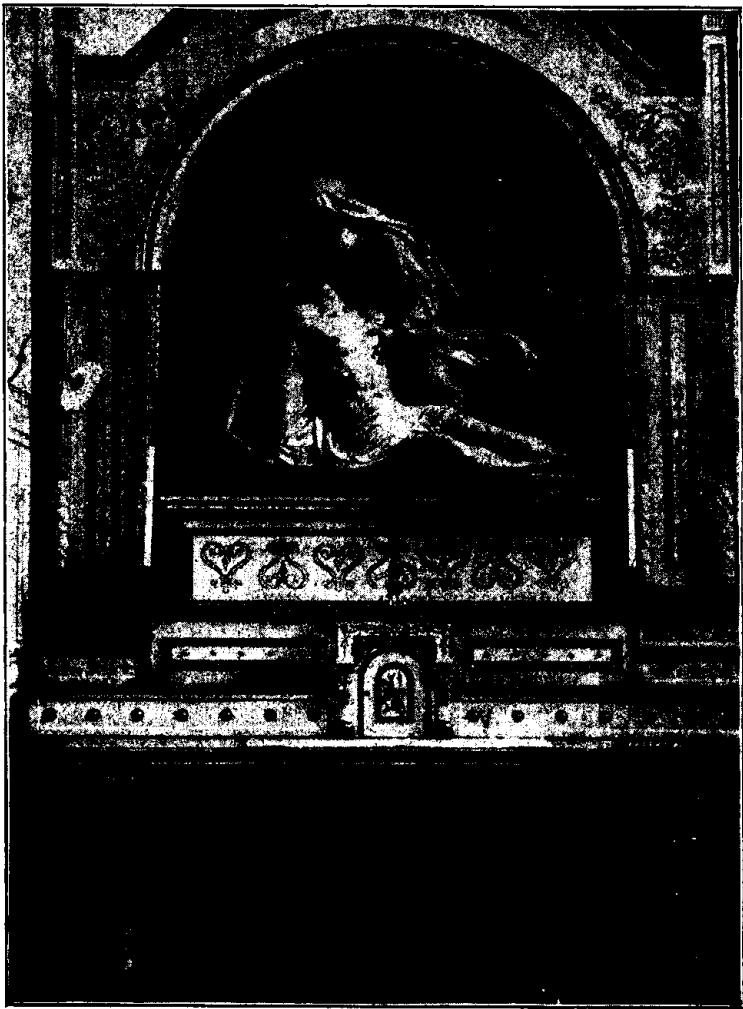
UNE PARTIE D'ECHECS.—Un coup scabreux



Autel de Notre-Dame-du-Lac



Autel de la Délivrance



Autel de Notre-Dame de Pitié



Autel de Saint-Bernard

A OKA.—CONSÉCRATION DE LA CHAPELLE DES TRAPPISTES—Photo Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis

ACROSTICHE

A ma petite amie Mlle Yvonne Prieur

Yvonne, on me disait que nos beaux petits anges
 viennent des roses d'or de l'éternel séjour
 à soupirent pour Dieu les célestes phalanges.
 Ne va point, douce enfant, dans la bourbe du jour,
 N'ayer ton innocence : oh ! reste pure et bonne,
 Et les anges là-haut t'aimeront, mon Yvonne !

FIRMIN PICARD.

LA PREMIÈRE BÉNÉDICTION

Respectueusement offert à la mère de S.G. Mgr Bruchési,
 archevêque de Montréal

La voix de l'airain, conviant les fidèles à la cérémonie du sacre, s'est tue ; mais la foule, comme une mer qui noie la plage, la foule monte toujours, envahissant le temple et saluant à son passage le cortège vraiment royal qui se dirige vers le sanctuaire.

Il est là celui que, dans un instant, nous nommons notre Père, celui devant lequel les vétérans du sanctuaire courberont leurs cheveux blancs, celui que baiseront les princes de l'Église en lui disant : Mon frère.

Les voûtes sonores de la basilique ont retenti du chant sublime de l'hymne d'actions de grâces, et tous les cœurs le redisent tout bas, ce "Merci à Dieu." Une série de tableaux grandioses s'est déroulée sous nos yeux, nous faisant passer tour à tour de la joie à l'attendrissement, de l'attendrissement à l'admiration.

Il a reçu l'onction sainte ; il possède le gage de l'alliance ; ses pieds ont gravi les marches du trône, et maintenant son premier acte d'autorité sera de passer en bénissant ses enfants. Oh ! cette première bénédiction, comme elle doit être abondante, la moisson qui en découlera !...

Au premier rang une femme s'incline. Quel est donc le héros de la fête du jour ? Heureuse mère ! Mère privilégiée ! C'est ton fils que l'on acclame ainsi !

Est-il donc si grand, si noble, si puissant ?

Oui il est grand, car son front est marqué du sceau du génie : c'est un savant.

Oui il est noble, car la bonté a rendu son sourire le même pour tous : doux au plus faible comme au plus fort.

Oui il est puissant. C'est le digne élu de Sa Sainteté Léon XIII. L'élu du Sacré-Cœur. C'est notre archevêque : le vaillant général qui, désormais, commandera l'un des plus beaux bataillons de la grande armée chrétienne.

Courbez vos fronts, grands et petits, inclinez-vous sous sa main qui bénit, pour que là-haut le Maître Suprême, en ratifiant cette première bénédiction, exauce la prière d'un peuple agenouillé, et répande sur la tête de notre bien-aimé pasteur et archevêque, ses dons les plus précieux.

Et toi, gracieux habitant des airs, gentil petit oiseau ; toi qui, durant l'auguste cérémonie, à travers les verrières du dôme majestueux, as pu contempler un moment ce spectacle incomparable : toi qui venais peut-être écouter les éloquentes paroles à la louange de notre Père ; lorsque tu t'envoleras jusqu'au sommet où tu peux atteindre, quand ton aile côtoiera les nuages d'azur, quand tu jetteras aux échos les notes perlées de ton chant aérien, oh ! rappelle-toi les vœux que nous formulions, souviens-toi des accents de notre voix, et dans une roulade superbe tu lanceras vers le ciel le souhait universel, le cri de tous les cœurs : *Ad Multos Annos !*

PAUL-HERDA DE CROIX.

NOS GRAVURES

FRANCE ET RUSSIE

Un épisode unique dans les fastes de l'autocratie Russe : c'est le moment où, dans le banquet donné par M. Faure, président de la République française, à

L.L. M.M. Impériales de Russie, à bord du navire amiral le *Pothuau*, l'empereur de toutes les Russies boit "aux nations amies, aux nations alliées," consacrant, par ces mots, l'alliance des deux grands pays.

On remarquera combien l'impératrice paraît bonne, combien elle a l'air heureuse de ce pacte qui doit, prétendument, maintenir le monde en paix...

Nous verrons : plaise à Dieu que le réveil ne soit pas terrifiant !...

A LA TRAPPE, OKA

Le 7 de ce mois avait lieu la consécration solennelle de la chapelle du célèbre monastère d'Oka, dans le comté du Lac des Deux-Montagnes.

A cette occasion, le monastère fut ouvert durant plusieurs jours à tous les visiteurs indistinctement : faveur très rare, on le sait.

Sept princes de l'Église étaient réunis dans le sanctuaire ; et, tandis que Mgr Bruchési, notre révérendissime archevêque, consacrait le maître-autel, Mgr La Roque et Dom Antoine, Abbé mitré d'Oka, consacraient les deux autels latéraux, Mgr Decelles et Mgr Emard ceux du transept.

Nous publions, dans nos gravures de ce jour, la chapelle de la Sainte-Vierge, les autels de Saint-Bernard, de Notre-Dame de la Délivrance, de Notre-Dame du Lac.

UN COUP SCABREUX

Voici revenues les longues soirées d'automne et d'hiver.

Quoi de plus agréable—quand on a bien travaillé tout le jour—que de se distraire honnêtement en famille, de reposer le corps et même l'esprit par des jeux attachants ?

Ont-ils l'air heureux, ces jeunes époux, à leur partie d'échecs :—Mais... car il y a toujours un *mais*, hélas ! avons-nous l'air d'être enfoncé, nous, le sexe fort, par ce sexe faible—sachant si bien que c'est lui le plus fort—!...

Et, entre nous, je vous avouerai que je fais des vœux pour... que nous soyons toujours battus. Tant pis pour les laids que ce désir contrarie : je le maintiens, et m'en vais me faire battre. Je vous confesserai encore que c'est... mon état normal, mon état naturel, etc. Je vous souhaite la même... veine !...

LE PETIT BAIN

Sont-ils, gracieux, ces anges... terrestres ! Je parle de l'ange visible placé par Dieu auprès du berceau et de l'ange invisible du berceau.

Quand ces petits amours commencent à grandir, plus moyen de les plonger dans une soucoupe ou dans une tasse : il faut, à signor Toto ou à signorina Mimine, un *baquet*, s'il vous plaît !

Et quelle joie, quels petits cris de la douce maman, du joli bébé, à chaque douche parfumée qu'amène la grosse éponge pressée au-dessus de l'espiègle !

Qu'il sera beau, luisant, l'enfant au sortir de son bain !

Image vraie de la beauté de son âme, toute frissonnante encore au souvenir des splendeurs du ciel qu'elle vient à peine de quitter !

UNE COUVÉE

Quoi de plus gracieux qu'une couvée ? Voyez la poule : avec quelle tendresse, quelle sollicitude elle veille sur ses poussins !—S'écartent-ils quelque peu ?—Ses appels réitérés les font rentrer sous l'aile maternelle.

Avec raison, la famille a toujours été comparée à une couvée, et dans le beau roman que publie le MONDE ILLUSTRÉ en ce moment, voyez cette brave Catherine entourée de sa couvée ! L'illustré écrivain, cette femme de cœur signant ses admirables romans de son nom de plume : *Raoul de Navery*, nous montre l'amour maternel à son apogée, dans son drame "La veuve du garde."

C'est qu'en effet, rien ne peut être comparé à l'amour d'une mère : et Dieu a voulu nous le prouver par la poule et sa couvée.

FIRMIN PICARD.

FAITS SCIENTIFIQUES

Violon en aluminium.—Les applications de l'aluminium sont chaque jour plus nombreuses. On vient d'utiliser ce métal si précieux par sa légèreté, dans la construction des violons. On a constaté, paraît-il que les violons d'aluminium rendaient un son beaucoup plus riche que celui émis par les violons de bois. Il sera intéressant de suivre les essais entrepris, dans ce sens, par certains luthiers car, si on en croit les promoteurs de la substitution des violons d'aluminium aux classiques violons de bois, les instruments nouveaux donneraient aisément les harmoniques supérieures du son fondamental émis par eux.

Procédé pour percer le verre.—Voici un procédé qui donne très facilement de bons résultats ; il nécessite l'emploi d'un foret.

Trempez le foret chauffé à blanc dans un morceau de plomb, puis emmanchez le foret soit dans un vilebrequin à archet, soit dans le petit outil que tout le monde connaît et qui est mû au moyen d'une hélice. Il est bien entendu que le foret doit être aiguisé à la meule après la trempe. Puis employez la térébenthine saturée de camphre. En moins d'une minute on perce des plaques de verre d'un centimètre d'épaisseur. Il faut constamment mouiller le foret de térébenthine afin qu'il ne s'échauffe pas.

La trempe au plomb donne beaucoup plus de dureté que celle au mercure.

Capacité du cerveau et capacité de travail.—Dans un intéressant travail analysé par le *Journal d'hygiène*, le Dr Clément Dukes, examinant l'instruction des jeunes filles, donne quelques principes à retenir sur les relations logiques entre la capacité du cerveau et la somme de travail qu'on peut lui demander au point de vue pédagogique.

Le cerveau comme les muscles, dit le Dr Clément Dukes, s'accroît sous l'influence d'un exercice approprié. Si le travail n'est pas sagement réglé, le développement du cerveau est entravé, et les névroses apparaissent.

Dans toutes les écoles primaires ou secondaires, aussi bien pour les garçons que pour les filles, la durée des heures de travail est généralement trop longue, et souvent aussi la sévérité du professeur ou des examinateurs est telle, qu'elle appelle l'attention la plus grande de la société protectrice de l'enfance.

Cependant, il est bien établi que ce n'est pas dans les écoles où les heures de travail sont les plus longues, et la discipline la plus rigoureuse, qu'on travaille le mieux. Pour assurer les progrès des élèves, il leur faut faire apprendre d'abord les choses pour lesquelles ils ont le plus de goût ou qu'ils retiennent plus facilement : puis, petit à petit, on leur inculque les notions pour lesquelles ils ont moins d'aptitudes.

On peut adopter, surtout pour les écoles de filles, l'échelle suivante :

De 5 à 8 ans...	12 heures par semaine.
8 à 10	... 18
10 à 12	... 21
12 à 14	... 25
14 à 15	... 30
15 à 16	... 35
16 à 17	... 40
17 à 18	... 45
18 à 19	... 50

Il convient de ne pas dépasser ces moyennes pour le travail habituel. Toutes les fois qu'un supplément de travail sera nécessaire pour une indication spéciale, comme par exemple la préparation d'un examen, il faudra le faire suivre d'un repos complet et d'un sommeil plus long, pour rétablir l'élasticité du cerveau de l'élève.

Le kerosene rendra votre bouilloire brillante comme une neuve. Saturer un linge de flanelle avec de la kerosene et frottez la bouilloire.

LE SPORT

JEU DE DAMES

L'encre coule à flots ; les journalistes sont sur les dents, les joueurs de dames sont en l'air, tout est déséquilibré !

Et tout cela, tout ce remue-ménage, pour des questions absolument personnelles !—que chacun y mette du sien, et que l'on attende la grande assemblée qui aura lieu bientôt : ce sera un bien pour tout le monde, pour les ayants-cause aussi bien que pour le public.

Notre conseil sera-t-il entendu ?

LES ÉCHECS

Un tournoi international a lieu en ce moment à Berlin (Allemagne), où vingt joueurs se disputent les honneurs des premiers prix. Malgré que MM. Lasker, Pillsbury et Steinitz ne figurent pas au milieu de ce groupe, l'on peut s'attendre à avoir de belles parties de la part de cette brillante phalange de joueurs.

Voici le résultat de la cinquième ronde, à la date du 18 courant :

Englisch et Schiffers font partie nulle ; à Charousek, il est alloué une victoire sur Bardelebenn qui s'est retiré de la lutte ; Cohn défait Albin ; Schlecter et Alapin font partie nulle ; Marco bat Winawar ; Metger est défait par Caro ; Janowski triomphe sur Zinkl ; Teichmann est vainqueur de Burn ; la partie entre Tschigorine et Walbrodt est ajournée ; et Suechteng et Blackburne font une partie nulle.

Blackburne tient la tête avec 4½ parties et ½ perdue. Janowski et Marco sont égaux au second rang, ayant chacun 4 parties et perdu une partie. Englisch, Teichmann, Caro et Walbrodt viennent ensuite. Chacun d'eux a gagné 3 parties et en a perdu 2.

LA CROSSE.—NATIONAL VS SHAMROCKS

Une petite Sœur des Pauvres—ce qui ne l'empêchait pas d'être marquise—demandait pour ses pauvres, dans un grand café de Paris.

Un imbécile—il s'en rencontre partout—un vrai lâche—ceci est plus rare—lui donne un soufflet retentissant.

—Voilà pour moi, dit la bonne, la douce petite Sœur ; et, lui tendant sa sébille : " Pour mes pauvres, maintenant ! "

Honteux, et sans doute repentant devant la huée générale, cet animal déposa un louis d'or dans la bourse de la petite Sœur.

Elles n'ont rien, ces adorables Petites Sœurs des Pauvres, et vivent au jour le jour.

Qui ne les connaît, à Montréal ?

Notre fameux club de crosse canadien, les National, va donner une jolie partie le 25 de ce mois, sur le terrain de l'Exposition, avec les Jeunes Shamrocks. Ce qui est bien.

Mais ce qui est admirable, c'est que ces deux clubs font cette joute au bénéfice des Petites Sœurs des Pauvres !

Par charité, que tout le monde y assiste !

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

M. Allan Dale, reconnu pour être le critique le plus sévère de New-York, s'est exprimé ainsi un jour, à M. J.-A. Stevens : " *The Unknown*, est sans doute une reproduction remplie de pathétique où l'entrain et les différents rôles sont des mieux caractérisés." Cette pièce a déjà été représentée plusieurs fois à Montréal et a toujours obtenu un très grand succès. M. Phillips l'a choisie pour toute cette semaine. Les décors sont superbes et, comme d'habitude, la compagnie tiendra à conserver sa bonne réputation. Les artistes Van Leer et Barton dirigeront le vaudeville. Le *Journal* de Providence, fait l'éloge de ces grands comédiens. M. A.-L. Steele, jouera deux cornets à la fois ; Bennetto fera des contorsions merveilleuses et Lydia Hall chantera de nouvelles chansons.

PARC SOHMER

Tant qu'il faisait chaud, nous engageons vivement nos concitoyens à se rendre au Parc Sohmer, afin d'y goûter le frais. Aujourd'hui, hélas ! le frais... effraie ! Que ceux donc qui ont peur du froid, aillent au Parc Sohmer ! On y est fort bien ; les amusements que l'on y trouve font oublier le froid : où peut-on espérer un tel agrément ? La représentation des races y compte bien des députés—sans allusion malsaine—: nous ne citerons que les singes, les lions, des animaux dignes de l'Arche de Noé, même des plongeurs ! Nous étudierons ce dernier règne.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—John Daly, 155, rue Berri ; R. Ouimet, 117, rue St-Laurent ; J. Labrecque, 27, rue Mansfield ; C.-F. Dugas, 211, rue Plessis ; O. Leclerc, 113, rue Dubord ; J.-B. Lamarche, 964, rue Amherst ; Mme Veuve Moise Daoust, 1326, rue Notre-Dame ; Arthur Longpré, 260½, rue

Montcalm ; Mme Gédéon Goulet, 63A, rue Champlain ; H.-I. Lévy, 216, rue Berri ; Hector Quevillon, 460, rue Berri.

Pointe St-Charles.—A. Bourdon, 140, rue du Grand-Tronc.

Quebec.—Mme Richard, 37, rue Fleury, St-Roch ; Joseph Lauzier, 92, rue de l'Eglise, St-Roch ; Charles Moderschein, 682, rue St-Valier, St-Sauveur ; Edouard Laporte, 70, rue Sinai, St-Sauveur ; Mlle Alice Bélanger, 29, rue Notre-Dame, Basse-Ville ; Mme Lapointe, 83, rue Richelieu ; Alfred Blais, 50, rue Colombe, St-Roch.

Lévis.—Alexandre Thomas.

St-Hyacinthe.—Mlle Géorgine Bélanger ; P. Pigeon, 75, rue Bourdages.

Coaticook.—R. Fournier & frère.

New-Bedford, Mass.—Jos. Haineault, 910, rue South Water.

Claremont, N.-H.—Mlle Rose-A. Geoffrion.

Fall River, Mass.—Isaïe Dion, 54, rue Fulton ; Henry Fecteau, 146, rue Seventh.

GRAVURE-DEVINETTE



J'avais la garde d'une baigneuse : mais c'est en vain que je la cherche !... Serait-elle noyée ?...

Soudain, la porte s'ouvre : la garde-malade présente deux jumeaux au trop heureux père. Et celui-ci, dans son émotion :

—Est-ce pour choisir ?

—Qui a mangé les gâteaux qui étaient dans le buffet ?

—C'est moi, maman !

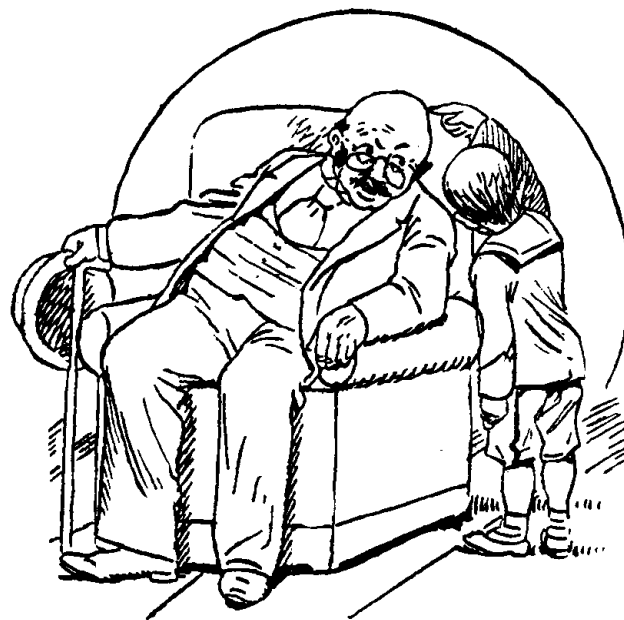
—Et pourquoi cela, monsieur ?

—Vous avez recommandé à la bonne de toujours fermer le buffet : hier, elle l'a oublié ; alors, pour lui donner une leçon, j'ai mangé tous les gâteaux.

LES ENFANTS TERRIBLES



—Tiens, maman, un morceau de gâteau pour toi !
—A la bonne heure, tu es une bonne petite fille qui pense à sa maman.
—Oui, m'man... moi j'en ai assez... et le chien n'en veut pas !...



—Dis donc, Monsieur, c'est-y là-dessus qu'on te donne le fouet quand tu n'es pas sage ?

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

En effet, bien que le soleil fût déjà bas à l'horizon, la chaleur restait accablante ; quelques nuages suspects s'amassaient dans la direction de l'île d'Ouessant ; la clarté du jour n'était déjà plus aussi limpide.

Carmen et sa compagne avaient gravi le deuxième étage.

Mme Nerville frappa à la porte ; Mlle de Penhoët vint ouvrir.

La petite pièce d'entrée était un peu sombre. Hélène ne reconnut tout d'abord que la femme du notaire qui, d'ailleurs, parla immédiatement :

— Bonjour, ma chère demoiselle ; comment vous portez-vous ?... Ne vous étonnez pas trop si je viens à cette heure... J'accompagne une personne qui désire vivement vous embrasser.

Hélène, tout en introduisant les visiteuses dans sa chambre, eut un geste étonné.

La pauvre enfant avait passé une journée lamentable, cherchant sans trouver le moyen de sortir de son affreuse situation.

Elle avait rempli ses deux devoirs quotidiens.

L'orpheline s'était rendue au cimetière et elle était allée prier à l'église.

Elle se demandait comment elle ferait dans quelques jours pour porter des fleurs sur la tombe de son père et de sa mère.

Les vingt francs de M. Paterné étaient déjà entamés.

Cependant, la jeune fille, dans sa foi inébranlable de Bretonne et de chrétienne, ne pouvait croire que Dieu ne mettrait pas un terme à ses épreuves. Elle voulait espérer contre toute espérance.

L'arrivée inattendue de Mme Nerville annonçait-elle un revirement du sort ?

En reconnaissant Carmen, qui la contemplait les yeux pleins de larmes, Mlle de Penhoët eut un cri étouffé.

Les deux jeunes filles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, en mêlant leurs pleurs.

Devant cet émouvant tableau, la bonne et sensible Mme Nerville ne pouvait conserver son sang-froid : elle tira son mouchoir et essuya ses joues ruisselantes.

— Ma chère Carmen ! murmura l'orpheline entre deux soupirs, je ne t'avais pas oubliée, va !

Mlle de Kerlor répondit :

— Et pourtant il faut que ce soit le hasard qui nous rassemble.

— Dites la Providence, rectifia la notairesse.

Carmen ajouta :

— L'un ou l'autre a pris les traits de l'excellente Mme Nerville, voilà ce qui est certain.

Mlle de Penhoët regarda longuement la femme de son tuteur, semblant lui reprocher, et lui pardonner en même temps, d'avoir fait une démarche inconsidérée auprès de la riche héritière.

Carmen, qui se souvenait du caractère de son amie, comprit ce qui se passait dans l'esprit de l'orpheline, et elle se hâta de poursuivre :

— Mme Nerville ignorait, il y a une heure encore, que nous avions été élevées toutes deux chez les Dames de Saint-Joseph, de même que j'ignorais, moi, les affreux malheurs qui t'ont frappée... Le nom de Penhoët, prononcé au cours de la conversation, m'a surprise... j'ai interrogé ton tuteur ; il m'a raconté ta navrante histoire... Tout de suite j'ai voulu accourir auprès de toi, pour te dire que désormais tu ne serais plus seule au monde.

Hélène fixa ses beaux yeux reconnaissants sur Mlle de Kerlor, et répondit du fond de l'âme :

— Si tu savais, Carmen, comme tes paroles me font du bien... je ne puis t'exprimer ce que j'éprouve... Tu arrives au moment où je voyais s'écrouler autour de moi les plus saintes choses... Sans la bonté de M. et Mme Nerville, je ne sais pas si mon intelligence aurait résisté à de tels coups... Mais je te revois, toi, la charmante compagne des temps heureux, qui me parles aujourd'hui, comme jadis, en amie fidèle et dévouée... Il me semble que mon cœur recommence à battre.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? demanda Carmen... Pourquoi d'abord as-tu cessé de m'écrire ?

— Je mérite tes blâmes, murmura l'orpheline... Oui, quand les jours d'infortune sont venus, j'ai gardé le silence... Mes parents avaient résolu de cacher à tous leur détresse... Nous acceptions la pauvreté ; mais nous voulions que personne ne pût rougir de nous.

— Je reconnais les Penhoët, fit Carmen en soupirant... Ton père et ta mère, je les vois encore au parloir... Comme ils t'aimaient !... Ah ! ma pauvre Hélène !... Je sais bien que je ravive ton affliction ; mais j'y prends une telle part que tu me pardonneras.

— Merci ! merci ! balbutia l'orpheline, d'une voix entrecoupée par les sanglots.

Mlle de Kerlor poursuivit :

— Je comprends la fierté de tes parents ; ils ont agi comme aurait fait les miens dans des circonstances analogues ; mais je t'assure que moi, je me serais souvenue de mon amie, et que, sans crainte de bassesse, j'aurais fait appel à ses consolations.

— Je craignais...

— Achève !

— Je n'ose.

— Tu craignais que Carmen ne te répondit pas ?

— Les heureux de ce monde n'aiment pas le plus souvent à voir troubler leur quiétude.

— Pauvre chère amie ! comme tu as dû souffrir pour montrer autant d'amertume... Tu as douté de moi !

— J'ai eu tort... Pardonne-moi...

— Je le veux bien ; mais je veux aussi que tu te confies entièrement à mon affection.

— Je te le promets, dit Mlle de Penhoët.

Mlle de Kerlor enlaça Hélène du collier de ses bras et lui dit de sa voix la plus caressante.

— Tu vas venir t'installer avec nous à Kerlor...

L'orpheline allait répondre, quand Mme Nerville lui coupa la parole.

— Ah ! mon Dieu ! fit brusquement celle-ci, voilà qu'il pleut. Il ne faut pas laisser M. de Kerlor exposé à l'orage. C'est drôle ! le ciel s'est couvert tout d'un coup.

Hélène interrogea Carmen du regard.

— Oui, dit mademoiselle de Kerlor, mon frère est venu avec moi ; il m'attend en bas... Tu sais bien, Georges ? Je t'en ai parlé souvent.

— J'avais oublié son nom, répliqua Hélène.

— Tu me permets de te demander un abri pour lui ?... Tu vois ! c'est toi qui nous donnes l'hospitalité la première.

— Mais certainement, répondit Mlle de Penhoët ; tu aurais dû me prévenir plus tôt.

— Je me charge de vous l'envoyer, ajouta Mme Nerville précipitamment ; au revoir, mes chères demoiselles, je vais rentrer vivement à l'étude avant le déluge... En passant, j'inviterai M. le comte à monter ici.

La notairesse avait déjà disparu.

— Le ciel était magnifique quand nous avons quitté Kerlor, reprit Carmen.

Et s'approchant de la fenêtre...

— Voilà Toussaint qui baisse la capote... Mme Nerville parle à Georges... Il la prie de monter dans la voiture... Elle hésite... Mais la pluie tombe à torrents... Ah ! enfin, elle s'est décidée... Toussaint va la reconduire et viendra nous reprendre... Tu permets que j'aille ouvrir la porte à mon frère ?

Hélène répondit sans la moindre contrainte :

— Bien que le logis soit modeste, c'est à moi d'en faire les honneurs.

Carmen accompagna l'orpheline à la rencontre de Georges.

— Mademoiselle, fit celui-ci, après s'être incliné profondément, veuillez m'excuser si je trouble votre entretien... Mme Nerville m'a fait le plaisir de m'apprendre que vous m'autorisiez à vous saluer.

Hélène répondit en lui désignant un siège :

— Soyez le bienvenu chez moi, monsieur. Notre conversation ne comporte aucun mystère... Je remerciais Mlle de Kerlor du précieux témoignage d'affection qu'elle m'apporte à l'heure où j'en avais le plus besoin.

Pendant que l'orpheline parlait, Georges se sentait envahir par un trouble délicieux.

Le son de cette voix si douce, si pénétrante, lui causait un ravissement infini.

Il lui semblait que ce visage d'une beauté idéale, si touchant dans sa mélancolie résignée, s'illuminait doucement.

Il crut voir autour de ce front aurolé de cheveux blonds le nimbe des saintes et des martyres.

C'est qu'un rayon de soleil venait de reparaitre et que l'orage était emporté loin de Brest. La foudre ne grondait plus ; tout

S'apaisait ; mais on entendait encore l'Océan, que la tourmente avait agité et dont les vagues déferlaient sur la grève couverte d'écume.

Carmen constata tout de suite que sa jeune amie produisait une très vive impression sur l'esprit de Georges.

Elle reprit :

—Tu ne peux imaginer, mon ami, la joie que nous avons ressentie, quand nous nous sommes embrassées toutes les deux, après une aussi longue séparation.

Le jeune homme cherchait à se ressaisir ; mais le charme opérât de plus en plus. Il murmura :

—Pourquoi faut-il que tu aies trouvé mademoiselle en deuil ?

—Hélène serait une sœur, que je ne pourrais pas l'aimer davantage.

Il reprit :

—L'affirmation de Carmen a de quoi vous plaire, car elle ne prodigue pas ses amitiés. . . .

—Je le sais, monsieur, répliqua Hélène.

Le cœur de Georges battait avec une violence inaccoutumée.

Si jeune, si malheureuse, si jolie, la jeune orpheline avait besoin de la plus ardente affection. Il fallait qu'elle fût défendue, protégée et adorée.

Dans son âme, où revivait la simplicité des peux d'autrefois, il maudissait le terre-à-terre de nos usages d'aujourd'hui, usages qui le forçaient à se contraindre, à contenir son admiration et ne lui permettaient pas de tomber aux genoux de cette ravissante fille pour lui offrir son aide.

Carmen reprit :

—Je disais à Hélène que nous serions heureux de la voir au château.

—Les portes de Kerlor vous sont ouvertes, mademoiselle.

L'orpheline regarda alternativement le frère et la sœur ; Georges était redevenu plus maître de lui.

—Hélas ! répondit Mlle de Penhoët, je comprends toute votre pitié ; je devine la compassion que je vous inspire ; je sens mon cœur moins meurtri en vous écoutant ; mais je ne puis accepter votre offre généreuse.

—Et pourquoi ? interrogea Carmen.

Georges insista avec chaleur :

—Ma mère vous tendrait si volontiers les bras.

—Elle ne me connaît pas.

—Je lui dirai qui tu es, reprit Carmen ; elle me croira ; il suffit de te regarder pour voir que tu es digne de toutes les affections.

Le jeune homme acquiesçait du geste ; dans son regard passait comme une prière.

—Plus tard. . . . Nous verrons ! prononça Mlle de Penhoët.

—Pourquoi attendre, pourquoi te désoler encore ? demanda la sœur de Georges, Dieu ne veut pas que l'on prolonge volontairement ses tortures.

A son tour il reprit :

—Permettez-moi de vous poser une question, mademoiselle.

—Parlez, monsieur.

—Si c'était Carmen qui fût plongée dans une telle affection, hésiteriez-vous à lui tendre la main ?

—Non certes, répondit Hélène, que cette interrogation émut profondément.

—Et moi, répliqua Mlle de Kerlor, j'accepterais ton offre, je te le promets.

—Votre bonté me confond, murmura Hélène. . . . Mais, je vous en supplie, ne me demandez pas aujourd'hui une chose qui est au-dessus de mes forces. . . . Je ne puis que répéter : Plus tard. . . . Et j'ajoute : Peut-être !

—Nous serons toujours prêts à vous accueillir, s'écria Georges. . . . vous nous désoleriez si vous n'acceptiez pas.

—Nous nous reverrons bientôt, assura Carmen, et je jure que je vaincrai tes dernières hésitations. . . . Autrefois, tu m'obéissais toujours. . . . j'étais la plus grande.

—Autrefois ! répéta Mlle de Penhoët.

Elle mit dans ce seul mot une douleur si intense que, spontanément, Georges et Carmen lui tendirent leurs mains.

Cette étreinte était l'expression d'une gratitude profonde ; elle signifiait aussi que l'heure de la séparation était arrivée.

Tous trois ne pouvaient plus rien se dire. Ils n'avaient qu'à se soumettre d'avance aux arrêts de la destinée, qui règle tout en ce monde.

La voiture était revenue du cours d'Ajot.

Toussaint, sur son siège, attendait ses maîtres.

On pense bien que l'arrivée de la victoria avait produit une certaine sensation dans la rue Saint-Donatien.

La blanchisseuse, Mme Rozen, n'avait pas été la moins intriguée en voyant sa cliente, Mme Nerville, en telle compagnie.

Les petites ouvrières avaient dit leur mot.

Marik s'était écriée :

—C'est pour Mlle de Penhoët !. . . . Il n'y en a que pour elle, quoi !. . . . Il ne lui manquait plus que ce carrosse pour éclabousser les gens.

Yvonne avait répliqué :

—Si tu roulais dedans, tu t'intéresserais moins au pauvre monde. Carmen et Georges remontèrent en voiture et reprirent la route du château de Kerlor.

* * *

Mme Nerville était revenue de Recouvrance très agitée. Elle voulait tout de suite s'entretenir avec son mari, car elle avait à lui communiquer des nouvelles qui devaient vivement l'intéresser.

Mariana, qui était restée plongée dans ses rêves enivrants, eut un brusque réveil en voyant la notairesse reparaitre à l'improviste.

—Maitre Nerville n'est pas là ? demanda cette dernière

—Papa est à l'étude, répondit Jeanne.

—J. veux le voir tout de suite, répliqua la maman.

Et, se tournant vers Mariana :



Elle mit dans ce seul mot, une douleur si intense que, spontanément, Georges et Carmen lui tendirent leurs mains. Page 349, col. 1

—Mlle de Sainclair, voulez-vous avoir l'extrême amabilité de prévenir mon mari par le tuyau acoustique ?

L'orgueilleuse fille se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Non seulement Mme Nerville ne lui expliquait pas pourquoi elle était partie en voiture avec Georges et Carmen, mais, avec un manque d'éducation évident, la notairesse prenait l'institutrice pour une domestique.

Mariana dut pourtant s'exécuter, la rage au cœur.

Maitre Nerville accourut aussitôt. Les deux époux restèrent seuls en présence.

—Eh bien ! ma bonne ! interrogea le notaire, tu as donc du nouveau ?

M. et Mme Nerville se disaient vous devant le monde, parce que c'était plus distingué ; mais, dans l'intimité, ils reprenaient un tendre et familier tutoiement, car, malgré leur maturité, ils s'aimaient encore comme deux tourteraux.

Mme Nerville, avec une étonnante fidélité de mémoire, servie par la plus extraordinaire volubilité, mit son mari au courant des faits qui venaient de se passer.

Elle termina par ces mots :

—Qu'en dis-tu, Sylvestre ?

Il répondit :

—Je le dis, Elvire, que Mlle de Penhoët est sauvée.

—Je voudrais être de ton avis, répondit la notairesse ; mais tu sais que la chère enfant garde toute sa fierté et ne veut accepter aucun service.

—C'est vrai... Je lui avais proposé, aussi délicatement que possible de lui venir en aide ; elle a refusé en des termes reconnaissants, mais si formels, que je n'ai pas osé insister.

—Pourtant, reprit Elvire, je crois qu'elle finira par céder aux instances de Mlle de Kerlor.

—Tu as cet espoir ?

—Oui, mais ce ne sera pas sans avoir longuement combattu contre elle-même, et mûrement réfléchi.

—Alors ?

—Alors, dans mon idée, nous devons faire l'impossible pour que la pauvre jeune fille soit à l'abri du besoin pendant quelque temps.

—Tu as raison, Elvire.

—Tu retourneras la voir demain.

—Quel prétexte invoquerai-je ?

—Nous le trouverons.

—Cherchons !

—Si Mlle de Penhoët t'apprend qu'elle a accepté les offres de Mlle de Kerlor, ta mission est à peu près terminée... Quoi qu'il en soit, elle te parlera du comte et de sa sœur puisque c'est moi qui les ai conduits auprès d'elle.

—C'est juste.

—Si Mlle Hélène te paraît indécise, n'hésite pas, toi, agis tout de suite.

—Mais comment ? Puisqu'elle refuse tout secours matériel...

—Voilà ce que nous allons examiner... C'est grave ! très grave ! Espérons que la nuit nous portera conseil.

Le notaire et sa femme commencèrent à étudier une série de plans plus compliqués les uns que les autres. Ils se creusèrent la cervelle.

Quand ils se couchèrent, ils cherchaient encore vainement.

Soudain dans le lit conjugal, le mari se frappa le front.

—J'ai trouvé ! s'écria-t-il.

VII

LES PETITS TALENTS DE LA LIMACE

On entendit deux verres se choquer.

—A la tienne, Zéphyrine.

—A la tienne, Eusèbe... Ah ! ça fait du bien par où ça passe.

Et la compagne de la Limace se frotta l'estomac.

Il était dix heures du matin ; le couple venait de se lever ; il faisait la grasse matinée ; ses loisirs le lui permettaient.

La Limace et Zéphyrine tuaient le ver en absorbant une forte ration d'eau-de-vie de cidre.

—Ah ! tu es gaie, toi ! fit Eusèbe, affectant un air soucieux.

—Y a pourtant pas de quoi, reconnut la somnambule.

—Ta cartomancienne de frangine est rien rapiate... Pas un rond dans sa lettre.

—C'est vrai ! elle m'a boulé avec perte et fracas... Mais enfin, elle donne des raisons, cette fille.

La Limace relut la lettre reçue le matin et qui avait été écrite par sa future belle-sœur, Rose Fouilloux, à Zéphyrine, poste restante à Brest.

Deux passages surtout l'intéressaient :

“ Tu vois, disait Rose, si tu étais mariée, tu n'aurais plus besoin de me demander de services. Tu devrais pourtant gagner ta vie, grâce au métier que je t'ai appris.

“ Tant qu'à moi, je viens de faire de nombreux frais dans mon établissement de la rue des Trois-Couronnes. Tu ne le reconnaîtras plus quand tu le reverras. J'ai dépensé tellement d'argent pour ces embellissements que je suis très serrée...”

Zéphyrine s'écria :

—Et nous donc ! On en a la respiration coupée...

La Limace lut encore :

“ Sans compter que Claudinet ne va pas toujours bien. Sa coqueluche a tourné à la bronchite. Moi je tousse de plus en plus. Tu penses si le médecin et le pharmacien me coûtent cher...”

La lecture fut interrompue.

—Peut-on entrer ? demanda une voix avec le plus pur accent bas-breton.

—Faut croire, répondit Zéphyrine d'un ton rogue, puisque vous avez oublié de frapper.

Maître Plabennec, le patron de l'auberge du Vrai Mathurin, un homme râblé, aux sourcils plus embroussaillés que les buissons de Plougastel, s'avança et répondit :

—La clef était sur la porte.

—Nous n'avons pas peur des voleurs, nous, répondit la Limace ; et devenant tout de suite très familier, il ajouta :

—Quéqu'tu veux, mon vieux ?

Plabennec tira un papier de sa poche et répliqua :

—C'est pour la petite note.

Zéphyrine fit la grimace. Eusèbe, lui, ne se démonta pas. Il s'écria :

—Chez nous, mon bonhomme, on ne paye qu'en sortant.

—C'est que, reprit Plabennec, ça fait déjà pas mal de dépense, parce qu'il y a le cheval et vous.

—C'est-à-dire que tu nous prends pour d'autres, reprit la Limace... Tu crois que nous n'avons pas d'argent.

L'aubergiste protesta et fournit des explications assez embarrassées ; Eusèbe l'interrompit.

—Bref ! tes affaires ne vont pas... Si tu crois que ça nous étonne de la façon dont tu traites les clients sérieux... Qu'est-ce que je te dois ?

La Limace regarda la note.

—Trente-huit francs... Je vais te régler... Seulement, nous allons déguerpir de ta cassinie.

Et il ajouta avec un geste superbe :

—As-tu la monnaie de cinq cents balles ?

Le rusé coquin tira de sa poche un portefeuille graisseux et fit mine de l'ouvrir.

Plabennec ébloui répondit :

—Ma foi non ! je n'ai point ce qu'il faut pour vous rendre.

—Eh bien ! dit Zéphyrine, attendez que mon homme ait changé.

L'aubergiste balbutia des excuses.

—C'est bon ! c'est bon ! poursuivit La Limace, ferme ça !... Prépare-nous à déjeuner et n'oublie pas de donner la botte à Troppmann.

Plabennec se retira, la figure beaucoup moins renfrognée qu'en entrant.

La Limace et Zéphyrine, après l'aventure du bois de Kernéis, étaient venus s'installer à Recouvrance. Leur cheval boitait ; ils étaient sans le sou et avaient été forcés de reculer devant les menus frais d'une installation de l'entresort sur une place publique.

Le couple s'était échoué rue St-Donatien, dont toutes les maisons étaient propres, coquettes même, à l'exception d'une seule, qui portait le No 9, celle que, naturellement, Zéphyrine et Eusèbe honoraient de leur présence. Ils y occupaient une chambre garnie au troisième étage.

C'était un bouge qui portait sur son enseigne de tôle, grinçant à tous les vents, un matelot peint de la façon la plus primitive, tenant sa pipe d'une main et un grand gobelet de l'autre. Cette auberge avait été très achalandée autrefois. Son propriétaire actuel, un lourdaud, s'y ruinait.

—Alors quoi ! il va falloir caler, reprit Zéphyrine.

—A moins de trouver un bon chopin d'ici ce soir, répondit La Limace.

—Quand je pense au coup que nous avons raté avec la particulière, dans le bois de Kernéis !

—Moi, j'aime mieux ne plus y penser, j'en ai toujours l'abatis sans connaissance.

Le gredin se frotta l'épaule.

—C'est égal, poursuivit-il, je la retiens, ta sœur ! Elle nous aurait seulement envoyé deux thunes, on aurait pu se débrouiller.

La somnambule riposta :

—Faut dire aussi que tu es trop flémard ! Tu te la coules douce ici, comme si nous étions déjà rentiers.

—Je tire des plans, ma fille.

—Tu aurais bien pu sortir, avec ton bazar de repasseur, et travailler aux environs.

Eusèbe Rouillard, connu plus avantageusement sous le nom de La Limace, avait inventé un excellent procédé pour s'introduire dans les maisons qu'il voulait dévaliser, le cas échéant.

Sous prétexte de rendre le fil aux instruments tranchants, il examinait les dispositions des logements et prenait l'empreinte des serrures, sans avoir l'air d'y toucher.

Quand les gens étaient volés, ils ne soupçonnaient pas le rémouleur. Il ne “marquait” pas très bien ; il n'avait pas l'air riche ; mais en somme il exerçait une profession de gagne-petit, et il avait toujours un mot pour rire quand il s'adressait aux clientes.

La Limace avait acheté une petite meule à gros grain, une autre à grain fin, une machine pour soutenir l'une ou l'autre suivant le cas, et sur la traverse de laquelle était attaché le sabot renfermant l'eau destinée à humecter la meule.

Une manivelle mue par une corde, au moyen d'une pédale, faisait rapidement tourner la pierre, d'où jaillissaient des bouquets d'étincelles, à l'admiration des gamins, groupés autour du rémouleur ambulante, dans chaque village où il s'arrêtait. Depuis plusieurs semaines La Limace faisait grève.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

SANS CONTREDIT

Les enfants comme les vieillards prennent avec goût le *Baume Rhumal* qui est sans contredit, le remède le plus efficace et le plus sûr contre le rhume, la grippe, la toux, la bronchite et toutes les affections de la gorge et des poumons.

CHOSSES ET AUTRES

—Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, partira pour Rome le 9 octobre prochain.

—Le gouvernement du Canada, a réalisé le joli bénéfice de \$225,000 sur la vente de ses timbres du jubilé.

—D'après une dépêche de Rome, les médecins qui assistent Sa Sainteté Léon XIII, affirment que le Saint-Père verra la fin du vingtième siècle.

—Par suite du mauvais rendement des récoltes, des patates, du foin et du blé d'inde, dans la plupart des régions d'Irlande, l'hiver s'annonce très sombre.

—Les buvettes ne ferment pas à Dawson, et les consommations se paient en poudre d'or. On a vu un homme inviter à boire tous ceux qui étaient présents et payer \$200 par "traite."

—Les eaux de l'Atlantique contiennent 81 livres de sel à la tonne ; celles du Pacifique 79 livres ; les mers Arctiques et Antarctiques 85 livres, et la Méditerranée 187 livres.

—L'empereur François-Joseph d'Autriche fêtera en 1898 le 50e anniversaire de son couronnement. Il est âgé de 67 ans et est monté sur le trône à l'âge de 18 ans.

—Isaac Wilbur, de Little Compton, R.I., livre à la consommation de 130,000 à 150,000 œufs par année. Il possède 100 poulaillers. Ses poules sont soignées au moyen d'un wagon qui roule de poulailler en poulailler soir et matin. Les œufs sont recueillis dans l'après-midi.

—Le Canada a exporté l'année dernière 900,000 barils de pommes. Nous n'en vendrons pas plus de la moitié de cette quantité à l'étranger, cette année. Nous n'en souffrirons pas cependant, car les prix sont tels aujourd'hui que les 500,000 barils rapporteront autant que les 900,000 de l'an dernier.

—De vingt-cinq ans, Mme Sarah Bernhardt, la célèbre actrice française, a gagné, sur la scène, plus d'un million de dollars. Durant les dernières dix années, elle a gagné une moyenne de \$60,000 par an ; la moyenne depuis cinq ans est de \$100,000 par douze mois. En 1872, au théâtre de l'Odéon, elle n'avait que \$40 par mois.

BAUME RHUMAL

Toux, rhumes, bronchites, maux de gorge et de la poitrine, sont infailliblement guéris par l'usage du *Baume Rhumal*. N'oubliez pas que tous les pharmaciens et tous les droguistes vendent ce remède.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er septembre 1897 : M. François Coppée et la doctrine littéraire de Victor Hugo, A. Albalat ; Un Anglais d'aujourd'hui, P. Hamelle ; Les bateaux Sous-Marins, G.-L. Pesce ; La payse, C. le Goffic ; Essai sur la perversité, C. Mauclair ; La danseuse d'Aphrodine, M. Mielvaque ; Le grand Saint-Bernard, C. Buet ; Un lynch joyeux, Mathilde Shaw ; Soyons Français, Lydie Martial ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam. Pages courtes : Ce qu'on dit en Russie, Mme Vera Vend (Olga Newelskoi).

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Etranger ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique musicale ; Critique dramatique ; Sciences ; Notes d'art ; Finances ; Bibliographie ; Sport ; Carnet mondain ; Mode.

Bureau : 28, rue de Richelieu, Paris.

DANS LES HOPITAUX

L'expérimentation faite dans les hôpitaux à démontré que le *Baume Rhumal* est supérieur à tout les médicaments employés jusqu'à ce jour pour le traitement et la guérison des rhumes, toux, bronchites et les affections de la gorge et des poumons.

Des paroles de louanges

sont accordées journellement à un remède qui a été une bénédiction pour des milliers de femmes ; des paroles qui partent du cœur de la mère épuisée et surchargée, de la fille à l'aurore de la vie de femme, annonçant l'heureux avènement d'une vie nouvelle. Les entraves du mal ont été brisées et celle qui fut une fois clouée au chevalet de torture est maintenant là, debout dans le sentiment d'une nouvelle et saine existence.

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES

PALES ET FAIBLES

accomplissent plus pour la guérison de la faiblesse féminine qu'aucun autre remède sur le marché. Que chaque femme se rende bien compte de son état physique et elle s'apercevra que cette douleur dans le dos, cette faiblesse corporelle, cette pâleur, amaigrissement, accompagnées d'irrégularités sont des symptômes de la faiblesse féminine et il tout cédera rapidement devant le traitement indiqué plus haut.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs, Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris. France.



LE SEUL journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro ou par abonnement.
LA SAISON
50, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrez qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUE,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES : MODERNES

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, RUE SAINT - JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTREAL

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAULT

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.



Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussé.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL. Achète des débitures et autres valeurs désirables.

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPOUISEMENT, etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.



PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe,

PAR LES

CIGARETTES CLÉRY

et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.



PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paiement. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'*Etranger*.

BON MARCHÉ INCOMPARABLE

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreaütée, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

EPICERIES

Poudre à pâte Ocean, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c.

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

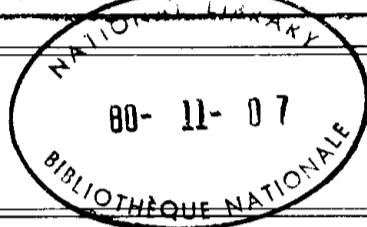
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul, Montréal.



LA

SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec... 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osius Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasse- rie de Beauport... 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal... 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil... 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St. Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil... 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil... 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Fausses dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

Etoffes à robes de couleurs

Nouveau drap amazone à costumes dans toutes les couleurs les plus nouvelles avec joli fini brillant, 67c.

Nouveau drap couvert à costumes, en une splendide variété de fonds foncés shot avec jolies combinaisons de couleurs, 65c.

Nouvelles étoffes à robes soie et laine, effets shot choisis avec patrons, boucles soulevées, 97c.

Nouveau drap métallique, une des plus nouvelles étoffes à robes de Paris, un assortiment complet de jolis dessins, \$1.65.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouvelles Soies

Nouvelles soies de fantaisie en une collection choisie de toutes les nuances les plus nouvelles et les dessins les plus nouveaux, 39c.

Nouvelle soie japonaise de couleur unie, venant d'être reçue, 36 pouces de largeur pure soie dans toutes les couleurs convenables pour draperies, 60c.

Nouvelle peau de soie taffetas Shot en une grande variété d'effets variables à 75c.

Nouveau velours de soie moiré noir et couleurs les plus nouvelles, \$1.30 et \$1.35.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Pardessus d'automne pour petits garçons

Pardessus d'automne en serge pâle et foncée, bien faits et bien garnis pour petits garçons, \$1.90.

Pardessus d'automne en serge tricot, tout laine, les mieux finis et d'un ajustement parfait pour petits garçons, \$2.50.

Pardessus d'automne en serge faon, devants avec boutons invisibles, collets de velours, doublés de farmer's satin, pour adolescents, \$6.65.

Pardessus en drap vénitien bleu marin les mieux finis et les mieux finis pour adolescents, \$6.65.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouvelles Marchandises Noires

Nouveau satin soleil noir, élégant fini brillant, avec petites fleurs et dessins frisonnés, valeur extraordinaire à 55c.

Nous venons de recevoir du nouveau drap Gazelle des derniers goût, dessins exquis en mohari solevé, grande valeur à \$1.10. Prix spécial 69c.

Nouveau drap zamora en patrons frisonnés de choix offert à des prix bas spéciaux pour tout l'écouler. Il se vendait ordinairement \$1.45. Notre prix spécial 99c.

Services de Toilette

Services de toilette de 10 morceaux, jolies décorations, prix \$2.50.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame